



ons stad

Nr 12 1983

Lors de la réunion du conseil communal de la ville de Luxembourg du lundi 28 mars 1983, Monsieur l'échevin Léon Bollendorff a rendu hommage à Monsieur Camille Polfer, bourgmestre honoraire de la ville de Luxembourg, en ces termes:

Hommage à Camille Polfer



Mardi dernier, nous avons rendu les honneurs suprêmes à Camille Polfer, bourgmestre honoraire de la ville de Luxembourg, qui nous a quittés prématurément à l'âge de 58 ans.

Camille Polfer naquit en 1924 à Namur. Il fréquenta l'école primaire en France, mais accomplit le cycle de ses études secondaires à Echternach. Se destinant à la carrière d'instituteur, il s'inscrivit à l'Ecole Normale. Mais sa vie, comme celle de beaucoup de ses concitoyens, allait être perturbée par les affres de la Seconde Guerre Mondiale. Enrôlé de force par l'occupant nazi, il ne dut qu'à sa robuste constitution d'en sortir sans trop de mal, encore que ces années noires n'aient pas manqué de laisser des traces. De retour dans sa patrie, il décida de décrocher à Nancy un diplôme d'éducateur physique, décision qui devait orienter toute sa vie. En effet, le nom du disparu restera invariablement associé au domaine du sport, auquel il s'est voué corps et âme sa vie durant, aussi bien comme joueur et entraîneur que comme dirigeant et enseignant. Professeur d'éducation physique de 1949 à 1969 à Esch-sur-Alzette et à Luxembourg, il communiqua à toute une jeunesse son enthousiasme pour le sport et plus précisément pour le football.

Ses qualités humaines et sa compétence lui valurent les titres de commissaire général aux sports et de premier conseiller de gouvernement au ministère de l'Education physique et des Sports.

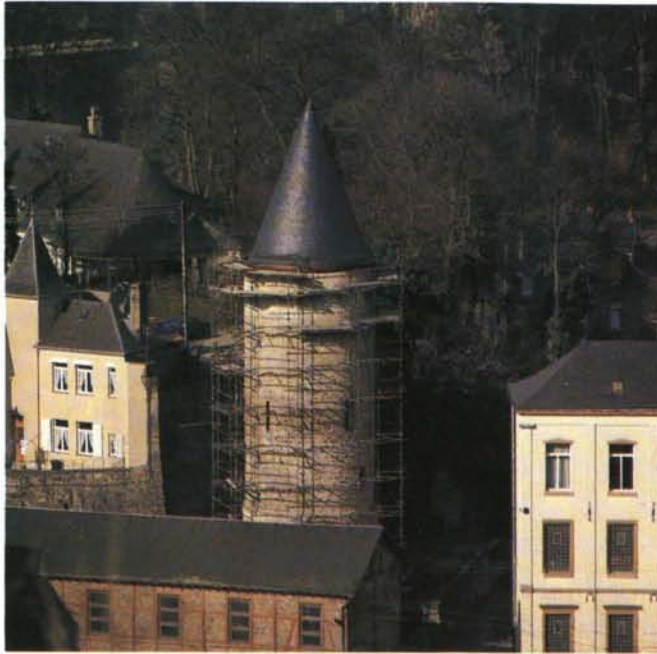
Je voudrais maintenant évoquer ici la mémoire de l'homme politique soucieux avant tout des intérêts de notre bonne ville de Luxembourg. C'est en 1969 que Camille Polfer entra au conseil communal où il remplaçait Monsieur Gaston Thorn, nommé ministre. Dix mois plus tard, il fut, en qualité d'échevin, membre du collège des bourgmestre et échevins au sein duquel il était responsable des services d'hygiène et bien sûr des sports.

Bien qu'élu député à deux reprises, il renonça à siéger à la Chambre, préférant se consacrer à la politique au niveau communal. En novembre 1980, il fut proposé à la succession de Madame le bourgmestre Colette Flesch, appelée à remplacer le ministre des Affaires étrangères, Monsieur Gaston Thorn, nommé président de la Commission des Communautés européennes.

Sa jovialité, son énergie, sa générosité, sa solidarité avec toutes les classes sociales, pour reprendre les termes du chanoine Wirtz lors du service funèbre, purent

alors être pleinement appréciées aussi bien par ses collaborateurs que par l'ensemble de la population. Aussi, lors des élections communales de novembre 1981, remporta-t-il une grande victoire personnelle, obtenant de loin le plus grand nombre de suffrages. Hélas, pour des raisons de santé, Camille Polfer, que l'électeur avait plébiscité comme bourgmestre, se vit obligé de quitter la scène politique, abandonnant son poste à sa fille, Madame Lydie Wurth-Polfer, deuxième sur la liste du parti démocratique. Aussi, le 25 janvier 1982 devions-nous ici même à l'unanimité accorder à Camille Polfer le titre de bourgmestre honoraire.

Au nom du conseil communal de la ville de Luxembourg, je tiens à présenter à Madame Camille Polfer, à Madame le bourgmestre Lydie Wurth-Polfer, aux membres de son groupe au conseil communal et au parti démocratique nos très vives et très sincères condoléances. Je vous prie de bien vouloir garder une minute de silence pour honorer la mémoire du bourgmestre honoraire, Monsieur Camille Polfer.



Plateau Altmünster: Restaurierungsarbeiten am Turm

Flankiert wurde die Ringmauer der alten Münsterabtei früher von dem heute noch bestehenden runden Turm, der bis vor einigen Jahrzehnten der Brauerei Mousel als Eiskeller diente, und einem anderen kleinen Türmchen. In seiner Baugeschichte der Festung Luxemburg schreibt J.P. Koltz, „vielleicht von 1376-1382/83 mögen Teile der Mauer und einige Türme entstanden sein und schließlich als Abschluß (etwa zwischen 1395 und 1398) die restlichen Mauern und Türme“. An dem sehr auffälligen Turm, der die Jahrhunderte überdauert hat, werden jetzt Restaurierungsarbeiten durchgeführt.



Yvette Engel-Hamilius neue DP-Rätin

Als Nachfolgerin des leider allzufrüh verstorbenen DP-Rats André Prost wurde kürzlich die nächstgewählte Rätin, die 29jährige Anwältin Yvette Engel-Hamilius, in den hauptstädtischen Gemeinderat berufen.



Straußfeier am neuen Musikkonservatorium

Etwa 2 000 Schüler wird das neue Musikkonservatorium der Gemeinde Luxemburg nach seiner Fertigstellung aufnehmen können. Die Straußfeier am Rohbau fand bereits am 28. Januar statt, während die feierliche Eröffnung für Ende 1984 vorgesehen ist.



Felsabsturz vor 100 Jahren in Pulvermühle

Vor hundert Jahren, am 11. Januar 1882, ereignete sich in Pulvermühle eine fürchterliche Katastrophe. Unter donnerähnlichem Krachen löste sich ein 27,50 m hoher, 15 m breiter und rund 800 m³ großer Felsblock und fiel auf die darunterliegenden Häuser Ecker und Bordang. Als Erinnerung an diesen verhängnisvollen Felsabsturz, bei dem damals der 21jährige Theodor Ecker und der 25jährige Nikolaus Bordang in den Trümmern den Tod fanden, wurde am vergangenen 30. Dezember auf Initiative der Einwohner aus Pulvermühle am Felsen an der Unglücksstelle, in der Rue des Pruniers, eine Gedenktafel eingeweiht.

4

La Gare tire sa vitalité de ses contrastes



Les «Garois» seraient-ils des laissés-pour-compte que le reste de la nation sacrifierait sur l'autel de son confort et de son plaisir? Mario Hirsch a analysé la complexité et la fascination d'un des quartiers les plus jeunes de notre ville. Les photographes Jacques Nicolay et Vic Fischbach ont su capturer l'atmosphère.

8

Ronderëm de Garer Véirel

Wohnungsbau, Verkehrsplanung, Schulwesen und soziokulturelle Infrastruktur im Bahnhofsviertel: Probleme, die von der Stadtverwaltung seit Jahren gewissenhaft studiert und im Augenblick zum Teil einer Lösung zugeführt werden. René Clesse stellt in dieser Nummer einige wichtige Projekte vor.

12

La nostalgie du passé: le quartier de la Gare de 1910 à 1953



14

Mein Schulweg

Seine „Erinnerungen eines Garer Schulbuben“ hat Professor Paul Margue für die Ons Stad-Leser in einer Erzählung zusammengefasst, die bestimmt nicht nur alteingesessenen Garern ein nostalgisches Lesevergnügen verspricht.

16

La ville et son passé récent

I-VIII

pages intercalées

La commune à votre service
Die Gemeinde zu Ihren Diensten
Il comune a vostro servizio
A comuna ao vosso serviço

17

Bibliothèque Municipale – nouvelles acquisitions

18

Dem Wäschbur säi Lidd

In seiner Rubrik in luxemburgischer Sprache hat Josy Braun diesmal die Geschichte jener kollektiven Waschtage in Verse gefasst, als die Hausfrauen am „Wäschbur“ die Neuigkeiten austauschten.

19

Der schönste Balkon Europas

Günter Knackstedt, Botschafter der Bundesrepublik Deutschland in Luxemburg, hat seiner Begeisterung über die „Corniche“ literarisch Ausdruck verliehen, die Künstlerin Ger Maas hat ein Aquarell beigezeichnet.

20

Les toitures du Grund

Dans sa rubrique «Ma ville et ses beautés cachées» Blanche Weicherding-Goergen s'interroge cette fois sur les restaurations au Grund.



22

Batty auf der grünen Wiese

In Jacques Dreschers Satire wird die Familie Zimmer-Kummer diesmal mit den Vor- und Nachteilen der Einkaufszentren konfrontiert, denen immer mehr Tante-Emma-Läden zum Opfer fallen.

24

An der Stadtgrenze



In „sieben Annäherungsversuchen“ hat sich der bekannte Luxemburger Autor Georges Hausemer literarisch an unsere Hauptstadt herangewagt. Herausgekommen ist ein lustig-scurriler Text, den Marcel Schroeder illustriert hat.

27

Trésors du Musée J.-P. Pescatore

Georgette Bisdorff suit sa présentation des peintres du 18^e siècle dont les oeuvres sont à visiter dans la Villa Vauban.

28

Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Evy Friedrich erklärt uns auch diesmal, immer schön der Reihe nach, wie es um die Bezeichnungen der Straßen, Gassen und Plätze historisch bestellt ist.

30

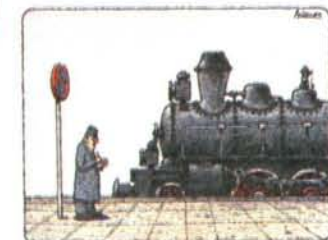
Bilan et perspectives du théâtre français



Ben Fayot a interrogé les critiques Joseph-Paul Schneider, Marc Weinachter et André Wengler.

33

Syndicat d'Initiative: Calendrier culturel



Ons Stad – N° 12

Avril 1983

Edité par
l'administration communale
de la Ville de Luxembourg

Tirage: 37 000 exemplaires
Distribution à tous les ménages
de la Ville de Luxembourg

Photos: IMEDIA, Marcel Schroeder
Layout: Dieter Wagner
Caricatures: Pol Leurs
Coordination: René Clesse
Imprimé sur les presses
de l'Imprimerie St-Paul S.A.,
Luxembourg



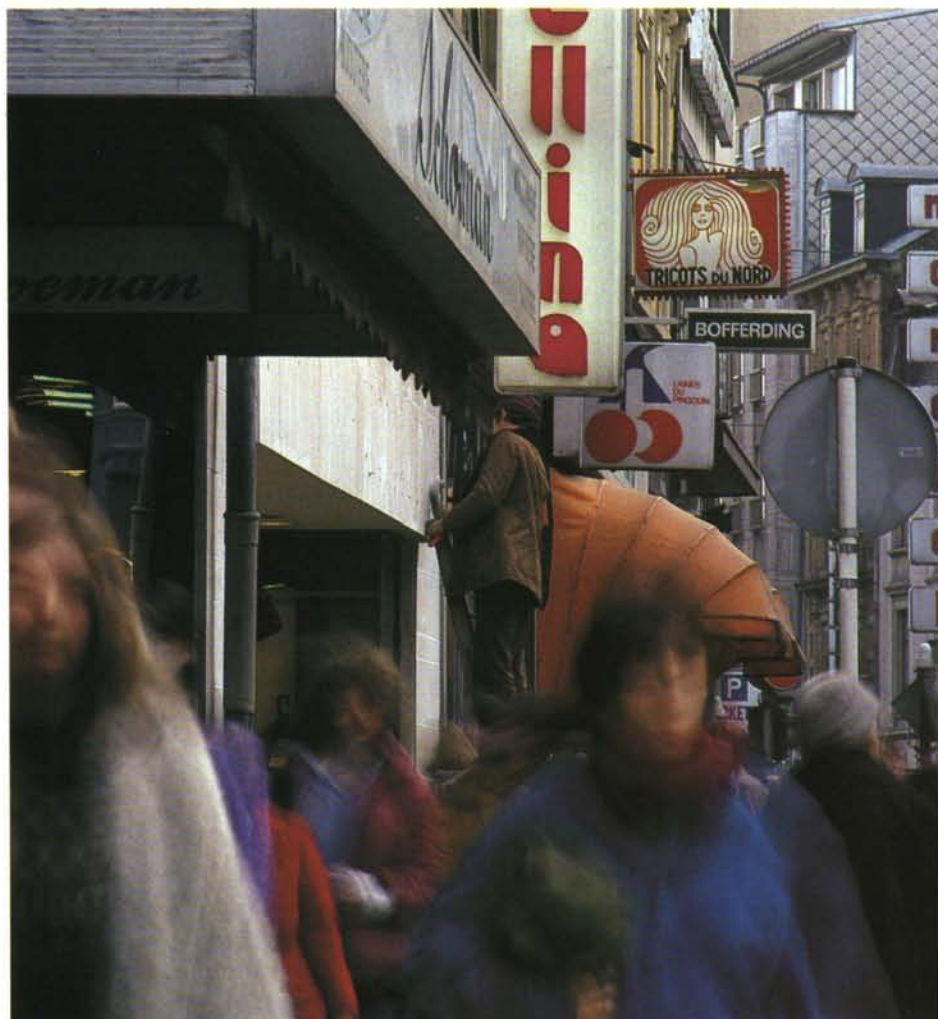
Le quartier de la Gare est certainement un des plus jeunes, sinon le plus jeune des quartiers de la ville. L'urbanisation du plateau Bourbon, qui était au tournant du siècle une vaste zone au charme bucolique par-



semée d'habitations éparses, n'a vraiment commencé qu'avec le siècle. On a peine à s'imaginer cela lorsqu'on contemple le quartier actuel qui se caractérise par une densité extrême du tissu urbain et qui ne laisse plus guère place aux espaces verts.

La Gare tire sa vitalité de ses contrastes





L'essor prodigieux de la Gare trouve son explication dans plusieurs facteurs, qui méritent d'être rappelés. D'abord, bien sûr, il y a la construction de la gare centrale à partir de 1858. L'implantation retenue, sensiblement au même emplacement de la gare centrale actuelle, allait servir d'aimant et attirer au fil des années le substrat économique et commercial qui allait dicter l'épanouissement du quartier. Mais avant d'en arriver là, il fallait quand même attendre le démantèlement de la forteresse, obstacle insurmontable à l'extension de la ville au-delà des lignes de fortification. Du temps de la forteresse, le plateau Bourbon servait de glacis naturel, interdisant pour des raisons militaires toute construction en pierre. 1867 allait marquer la fin définitive de la vocation militaire de notre ville et cette année constitue à cet égard la date charnière du développement du futur quartier de la Gare.

Mais dès le début, le fait marquant fut l'implantation de la gare. A l'époque, on était parfaitement conscient des potentialités que cela allait donner. Des esprits clairvoyants commençaient à rêver d'une espèce de contre-poids de la ville haute, en quelque sorte une contre-ville qui éclipserait tôt ou tard le centre de la ville historique. Parmi ces notes optimistes, un mani-

feste de la Société des Arquebusiers exprime le plus clairement cette vision, non sans appréhensions il est vrai: «Une gare de chemin de fer est comme un aimant qui attire le mouvement commercial. Pour peu que vous favorisiez ce mouvement, il ne faut pas être prophète pour le prédire, dans vingt ans d'ici vous verrez une ville nouvelle. Le bon sens nous dit que ce ne serait qu'au détriment du commerce, de la propriété et de la prospérité de la ville ancienne. En effet, aujourd'hui déjà, un certain nombre de magasins se sont établis aux abords de la gare, et vous verrez peu à peu s'y installer des commerces similaires à ceux qui existent aujourd'hui, voire même banques, médecins, notaires, avocats, etc.» Ce manifeste était adressé en 1875 au collègue échevinal et il se prononçait contre le projet d'un nouveau viaduc (l'actuel pont Adolphe). La Société des Arquebusiers n'était pas seulement motivée par la crainte du déclin de la vieille ville. Elle redoutait aussi de se voir dépossédée de son stand de tir qui se trouvait dans les parages immédiats du pont projeté (à l'emplacement du Service d'Electricité de la Ville)!

Quand on prend connaissance du cahier de doléances des commerçants actuels de la Gare, on aurait plutôt tendance à croire que ces craintes étaient sans fondement, car ils se sen-

tent défavorisés par rapport à leurs concurrents du centre de la ville, victimes d'un aspect fonctionnel de leur quartier guère propice à la vocation commerciale. Nous faisons allusion, bien sûr, au lancinant problème des artères à grande circulation que sont l'avenue de la Liberté et l'avenue de la Gare, véritables pénétrantes qui déversent une circulation qui a hâte de rejoindre le centre de la ville. Les habitants et les commerçants de la Gare estiment, non sans raison, qu'ils doivent faire face à tous les désavantages inhérents à cette situation, tout en ne recueillant que bien maigrement les retombées positives. La Gare serait donc réduite en fin de compte au rôle ingrat de servir d'étrier à la ville haute.

Cette impression est renforcée par un autre aspect. En raison de la présence de la gare, le quartier est devenu en quelque sorte la porte d'entrée pour ceux qui viennent travailler en ville du dehors. Le phénomène des navetteurs, favorisé par les faibles dimensions de notre pays (on peut estimer leur nombre à quelque 30.000 personnes), a ceci de particulier qu'il ne comporte pas lui non plus guère de retombées positives pour le quartier qui sert de plaque tournante à ce flot humain impressionnant. Les navetteurs ont hâte de rejoindre leur travail et, les horaires flexibles aidant, hâte aussi de



rejoindre leur foyer. Même ceux qui ne considèrent pas la Gare comme un simple lieu de passage et qui travaillent dans le quartier, n'ont que des rapports très approximatifs et fugitifs avec le quartier, qui se limitent le plus souvent à une collation prise en vitesse dans un des nombreux snacks ou «fast-food» ou à des emplettes de dernière minute. On serait donc bien loin de la vocation de devenir une espèce de deuxième centre de la ville.

En fait, la Gare joue bien ce rôle, même si c'est plus discrètement que son rival de la ville haute. En plus, elle s'est taillé le monopole pour ce qui est de certaines activités un peu moins avouables, mais non moins lucratives. Tout ce qui a trait à la vie nocturne se trouve concentré dans ce quartier. Il faut bien avouer, même si les habitants s'en offusquent, que cela aussi fait le charme discret et un peu honteux de notre quartier. Qui accepterait de gaieté de coeur de se voir traiter de lupanar de la nation! Mais les habitants du quartier se tirent d'habitude d'affaire en vous démontrant qu'ils n'ont guère partie liée avec ce commerce-là et qu'ils ne comptent même et surtout pas parmi les clients les plus assidus des établissements spécialisés en plaisirs de toutes sortes.

Il n'empêche que ces aspects et bien d'autres donnent naissance à des

sentiments de frustration. Les «Garois» seraient-ils des laissés-pour-compte que le reste de la nation sacrifierait sur l'autel de son confort et de son plaisir? Quoi qu'il en soit, un certain esprit de résistance se manifeste depuis un certain temps. On le constate par exemple, lorsque le «Syndicat des intérêts locaux Luxembourg-Gare» part en guerre contre une vague de criminalité préoccupante et qu'il menace même de constituer des milices d'auto-défense (ce fut le cas notamment au milieu des années 70). Ces réactions témoignent des sentiments d'une population qui se croit dépossédée de son quartier et qui croit devoir serrer les rangs contre les «intrus» de toute sorte. A cela s'ajoute le fait que l'opinion se répand suivant laquelle la Gare, que Léon Lommel (futur évêque) avait qualifié de quartier le plus moderne, le plus riche et le plus individualiste en 1932, serait sur le déclin. Ces sentiments tirent argument de nombreux faits qu'on peut d'ailleurs vérifier sur le terrain sans que leur interprétation soit pour autant facile et évidente.

Parmi les faits les plus souvent invoqués, il faut d'abord citer le très fort pourcentage d'étrangers parmi la population de la Gare. C'est même devenu un des traits caractéristiques du quartier et il suffit de jeter un coup d'oeil dans les rues, la gare, la poste, les

écoles primaires pour s'en rendre compte. Les autochtones de la Gare ne sont ni plus ni moins xénophobes ou racistes que les habitants d'autres quartiers. Au vu de l'évolution ils redoutent cependant une «ghettoisation» de leur quartier qui ne servirait ni nos concitoyens étrangers, ni d'ailleurs les Luxembourgeois. La Gare bat tous les records pour ce qui est de la part respective des étrangers et des Luxembourgeois dans la population et avec un pourcentage de 55% pour les premiers, elle devance même le Grund (54,9%). La moyenne pour la ville se situe à 38,5%. Il est étonnant qu'une telle situation ne donne pas lieu à des tensions. Mais ceci est sans doute à mettre sur le compte de l'esprit de tolérance et d'ouverture des «Garois». Il reste cependant qu'une certaine impasse existe bel et bien au niveau de l'enseignement primaire où la volonté bien intentionnée de poursuivre une politique d'intégration ne semble arranger personne.

La Gare se situe aussi en bonne place si l'on considère la part des ouvriers dans sa population. Avec 31,7% elle est, après Pfaffenthal et Clausen, le quartier le plus «prolétarisé» de la ville. Mais la part élevée des étrangers, presque exclusivement des ouvriers immigrés, y est certainement pour quelque chose. Ces caractéristiques font que le quartier est un des

La Gare tire sa vitalité de ses contrastes

plus colorés et des plus vivants de la ville et il n'y a sans doute que les propriétaires qui se lamentent d'une dévalorisation de la pierre et de loyers de misère, à ne pas l'apprécier. Pour ce qui est du marché de l'immobilier, la Gare n'est certes plus la mine d'or qu'elle était au début du siècle et elle n'est plus tout à fait le terrain de prédilection pour les promoteurs et les spéculateurs qu'elle promettait de devenir à ses débuts. Mais il y a de beaux restes et d'une manière générale il demeure vrai que le visage architectural du quartier est plus unitaire et plus cohérent qu'ailleurs, même si les diverses places publiques, qu'il s'agisse de la place de Paris, de la place de Strasbourg ou de la place de la Gare, ne sont pas des réussites du genre.

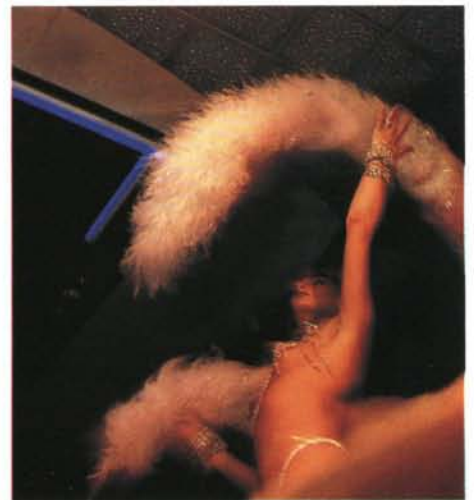
Comme partout ailleurs, d'indéniables réussites esthétiques (le boulevard de la Pétrusse, l'avenue de la Liberté, la rue Goethe, le siège de l'Arbed, le siège de la Caisse d'Epargne) côtoient des monuments de laideur (les environs de la nouvelle poste).

Mais malgré son jeune âge, le quartier a déjà subi de forts bouleversements dans son visage. A travers les souvenirs des vieux habitants on est frappé par le fait que les lieux vécus sont comme des présences d'absences: «Vous voyez, ici il y avait...», mais, hélas! cela ne se voit plus. Est-ce à dire qu'on ne se sent pas bien dans le quartier tel qu'il se présente actuellement? Malgré la dépossession dont nous avons fait état plus haut et malgré la disparition de lieux-repère, on sent ici, mieux peut-être que dans d'autres quartiers, que face à une configuration des lieux imposés par l'urbanisme, face aux dénivellations sociales, l'usager-habitant parvient toujours à se créer des lieux de repli, des itinéraires pour son usage ou son plaisir qui sont autant de marques propres et intimes qu'il a su imposer à son environnement urbain.

Tout cela échappe forcément au passant occasionnel ou au navetteur. Ils ne posséderont jamais cette signature attestant une origine qui est le privilège des autochtones. Il faut plaindre ceux qui n'appréhendent le quartier qu'en

allant au travail, et l'auteur parle en connaissance de cause: ils entrent ou traversent un quartier indifférencié, indistinct et ils s'enfoncent dans un fouillis de signes inertes dont ils ne possèdent pas la clé, en étant seulement guidés par l'impératif de l'exatitudo (ou du retard).

La complexité et la fascination du quartier viennent précisément du fait qu'ici cohabitent une pratique du quartier finalisée par son usage seulement fonctionnel et une pratique qui libère des possibilités de déambulation. Cette dernière pratique semble réservée à ceux qui «en font partie» et elle explique comment ils arrivent à déjouer les contraintes de l'environnement urbain, particulièrement pesantes et accablantes dans le cas de la Gare, comme on l'a vu. A la limite, les «Garois» peuvent se passer du reste de la ville et on le remarque bien dans l'habitude, qui n'a rien de gratuit, qu'ils ont de souligner avec emphase «Ech sin e Garer» par opposition aux «Stadter». Mais le reste de la ville et du pays ne saurait se passer de la Gare, ne serait-ce que parce que le quartier est la voie de pénétration obligée pour accéder à la ville pour un grand nombre d'entre nous, sans même parler de ses poches nocturnes qui exercent un attrait coupable sur le reste du pays et pas seulement sur des êtres dépravés.



Ronderëm de Garer Véirel



Mit der Holzkonstruktion des ersten Bahnhofgebäudes und mit der kurz darauf erfolgenden Grundsteinlegung der „Passerelle“ schlug unsere Hauptstadt am Anfang der zweiten Hälfte des vorigen Jahrhunderts gleichsam eine Brücke zur Welt: die neue Verkehrsverbindung und vor allem die Tatsache, daß unser Land 1867 aufhörte, deutsche Bundesfestung zu sein und durch die Beschlüsse des Londoner Vertrags zu einem unabhängigen Staat wurde, trugen das Ihre dazu bei, daß in wenigen Jahren hier ein reges Geschäfts- und Vergnügungsviertel entstand, das nach dem Bau der Adolphbrücke um die Jahrhundertwende und der Urbanisierung des Plateau Bourbon seine eigentliche Blütezeit erlebte.

Auch heute ist das jüngste Stadtviertel immer noch das bunte und lebhafteste, ein „melting pot“ der Nationalitäten und Mentalitäten. Wo anderswo nach Büroschluß die Straßen veröden, dreht das Leben hier weiter, meist rund um die Uhr. Klar, daß dieser dichtbesiedelte Stadtteil, der zudem täglich von Tausenden von Reisenden und Pendlern durchquert wird, in Sachen Wohnungsbau, Verkehrsplanung und soziokultureller Infrastruktur noch so manches nachzuholen hat.

Bereits 1931 wurde im Bahnhofsviertel eine Einwohner-Interessengemeinschaft gegründet, das „Syndicat des Intérêts locaux“, die sich bis heute ununterbrochen für die Belange dieses Stadtteils einsetzt. Die Vereinigung, die Ende der siebziger Jahre durch die beiden Organisationen „Akaf-Center Aal Avenue“ und „Sauvez la Place de Paris“ in ihrem öffentlichen Impact verstärkt wurde, hat eine Reihe ganz konkreter Vorstellungen, wie die Lebensqualität im „Garer Véirel“ für Einwohner, Pendler und Touristen schrittweise attraktiver gestaltet werden könnte.

Beklagt wird heute vor allem die starke Überfremdung im Viertel: in der Tat ist der Anteil der ausländischen Einwohner sogar in den Unterstädten Grund, Clausen und Pfaffenthal geringer als im „Quartier de la Gare“, wo er heute 55 Prozent beträgt. „Keineswegs“, so Präsident John Liber, „soll das so verstanden werden, als seien wir prinzipiell gegen Ausländer, im Gegenteil. Aber diese massive Überfremdung ist nur auf die Tatsache zurückzuführen, daß die meisten Altbauwohnungen in unserem Stadtteil in so schlechtem Zustand sind, daß sie allenfalls an ausländische Arbeiter vermietet werden können, die sich noch nicht den Lebensstandard der Luxemburger zu eigen gemacht haben.“

Die Hausbesitzer wiederum weigern sich, die notwendigen Renovierungsarbeiten durchzuführen, solange das Mietgesetz vom 14. Februar 1955 in Kraft ist, das ihnen verbietet, im Falle von besserer Wohnqualität auch höhere Mieten zu verlangen.

Auch der ständige Nachtlärm, bedingt durch die Zentralisierung der Bars und Cabarets im Bahnhofsviertel, macht den Einwohnern zu schaffen. Immerhin konnte die Kriminalität drastisch gesenkt werden, nachdem das neue Polizeigebäude an der Ecke Gle-sener-Adolphe-Fischer-Straße 1977 durch die ständige Präsenz der Ordnungskräfte eine abschreckende Wirkung auf das Milieu hatte. Bedauert wird auch der Mangel an gesellschaftli-

chen und kulturellen Entfaltungsmöglichkeiten: da es im Bahnhofsviertel bis heute weder ein Kulturzentrum noch geeignete Räumlichkeiten für Vereine und Veranstaltungen gibt, fehlt es natürlich auch an Initiativen. Außer der „Union Sportive“, einer Musikgesellschaft und dem lokalen Cäcilienverein ist das Vereinsleben in diesem Stadtteil quasi inexistent.

Die Luxemburger Stadtverwaltung, die die Probleme des „Garer Véirel“ seit Jahren gewissenhaft studiert, hat jetzt mehrere Projekte in Angriff genommen, die einigen seit Jahren geäußerten Hauptanliegen der Einwohner und Geschäftsleute Rechnung tragen.

Der Forderung der Vereinigung „Akaaf-Center Al Avenue“, die sich seit Jahren dafür einsetzt, daß die Avenue de la Gare ihrem Charakter als eine der wichtigsten Geschäftsstraßen der Hauptstadt entsprechend für Fußgänger und Einkaufsbummeler attraktiver werden soll, wird im Augenblick seitens der Gemeindeverwaltung eine eingehende Studie gewidmet. Das gewohnte Bild der Al Avenue wird sich, wie aus umseitiger Skizze ersichtlich, möglicherweise sehr bald ändern.

Doch auch weniger „prominente“ Straßen des Bahnhofsviertels werden bald ein neues Gesicht bekommen. In der Zita-Straße beispielsweise, wo die Arbeiten schon jetzt in vollem Gange sind, soll eine „semi-zone piétonne“ mit Bäumen und teilweisen Straßenverengungen entstehen, die zur Verkehrsberuhigung beitragen, außerdem wird sie als klare Einbahnstraße gekennzeichnet werden.

Ein ähnliches Projekt für die Michel-Welter-Straße wird im Augenblick diskutiert, zudem sind in diesem Teil des Bahnhofsviertels, um den Mangel an Grünzonen und Kinderspielflächen auszugleichen, Abstiegs-möglichkeiten ins Petrußtal vorge-sehen.

Mehr Parkraum

Um den Stadtteil für die Einwohner und die von auswärts kom-



menden Einkaufsbummler auch in Sachen Parkraum attraktiver zu gestalten, wurde vor fast einem Jahr das Parking Rousegärtchen fertiggestellt, während das Parking Neipperg in diesen Tagen seiner feierlichen Eröffnung entgegen- sieht.

450 Plätze stehen den Autofahrern unter der neu amenagierten „Place des Martyrs“ zur Verfügung, das Parking ist zudem mit öffentlichen Toiletten, zwei Besucherliften und einem Spezialfahrstuhl für Behinderte im Rollstuhl ausgestattet.

Insgesamt 809 Wagen werden nach den Eröffnungsfeierlichkeiten Mitte April bequem im Parking Neipperg Platz finden, dessen Amenagierung somit wie vorgesehen etwa zwei Jahre dauerte. Das Neipperg-Parking ist sowohl eine Hoch- wie auch eine Tiefgarage, die Parkplätze verteilen sich auf insgesamt 19 Halbebenen. Die beiden Einfahrten befinden sich in der rue du Fort Neipperg, die drei Ausfahrten münden in die rue du Chemin de Fer. Das Parking ist mit zwei Fahrstühlen ausgestattet, im Erdgeschoß gibt es eine öffentliche Verbindungsstraße zwischen der rue du Fort Neipperg und der rue du Chemin de Fer, wo die Besucher und Passanten ein Schanklokal, Geschäftsräume und öffentliche Toiletten vorfinden.

Vor allem das Parking Neipperg wird maßgeblich zur Entlastung der Avenue de la Gare beitragen, so daß die Arbeiten dort bald beginnen können.

Eine neue Schule für das Bahnhofsviertel

Die stets wachsende Bevölkerungsdichte hat in den letzten Jahren dazu geführt, daß die bestehende Schulinfrastruktur der Zahl der Kinder nicht mehr gewachsen ist. Die drei bestehenden Schulgebäude in der Straßburger Straße, in der Michel-Welter-Straße und in der rue du Fort Neipperg, die im Augenblick rund 700 Schüler aufnehmen können – der Anteil der Ausländerkinder beträgt 78% – platzen derart aus allen Nähten, daß stellenweise sogar Kellerräume in Klassensäle umfunktioniert werden mußten, um dem Andrang gerecht zu werden.

Zwei Vorschulklassen mußten sogar provisorisch in zwei von der Gemeindeverwaltung gemietete Privatwohnungen verlegt werden, so daß es wirklich höchste Zeit für den Bau einer neuen Schule wird, die den Anforderungen gerecht wird.

Alle diese Klassen werden mittelfristig in ein neues Gebäude verlegt werden können, das auf dem ehemali-

gen Terrain Schwall zwischen der rue du Fort Wedell und der rue du Commerce gebaut werden soll.

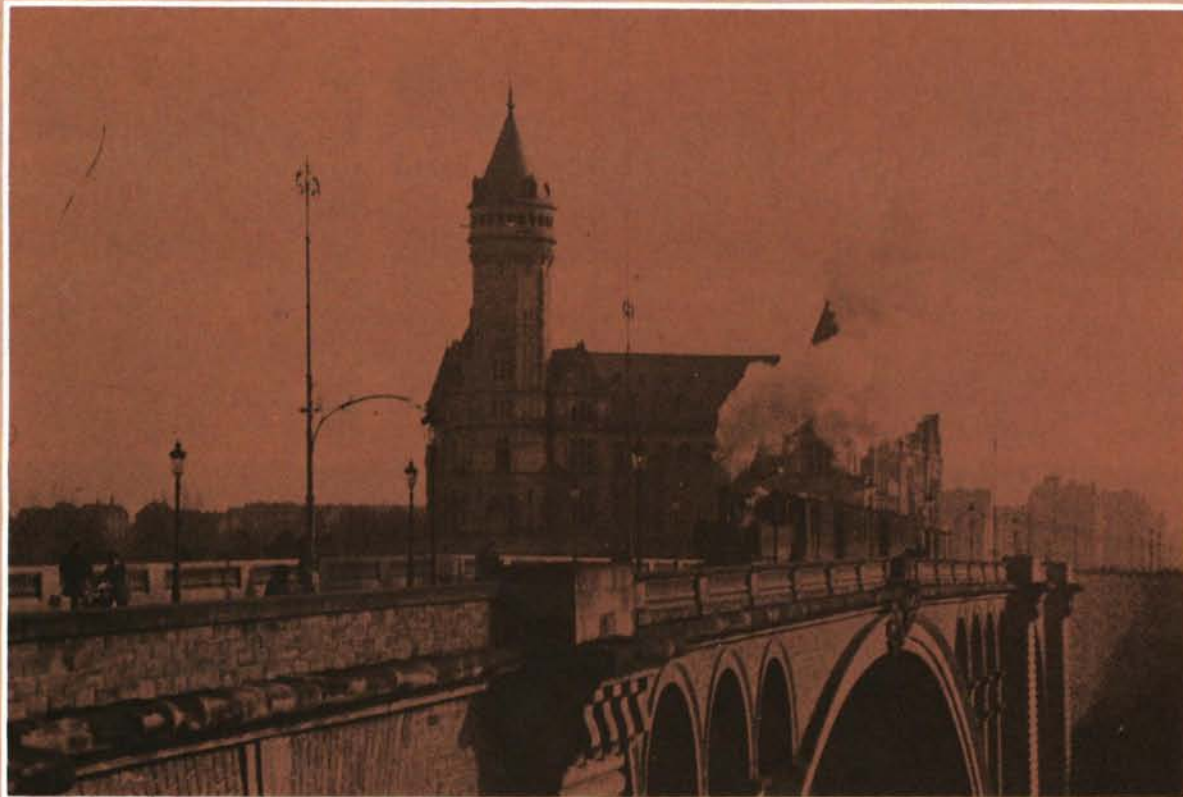
Da jedoch die Zeit drängt – im September bereits werden im Zentrum der Caritas in der Michel-Welter-Straße 80 statt bisher 40 Schüler eingeschrieben sein – hat der Schöfferrat beschlossen, einen provisorischen Neubau auf einem von der Gemeinde erstandenen Bauplatz in der Adolphe-Fischer-Straße zu errichten, der zu Beginn des kommenden Schuljahrs fertiggestellt sein wird.

Das aus Fertigbauteilen bestehende Gebäude wird sechs Klassen fassen können, zudem sind ein Konferenzzimmer, sanitäre Einrichtungen und ein Abstellraum im Plan enthalten. Die Schule, die sowohl von der Adolphe-Fischer-Straße als auch von der Antwerpener Straße betreten werden kann, soll nach Fertigstellung des großen Neubaus auf dem Terrain Schwall wieder abgerissen werden. Die Fertigbauelemente können problemlos bei einer anderen Konstruktion wiederverwendet werden.



LA NOSTALGIE DU PASSÉ

Le «Charly» sur le pont Adolphe vers 1910



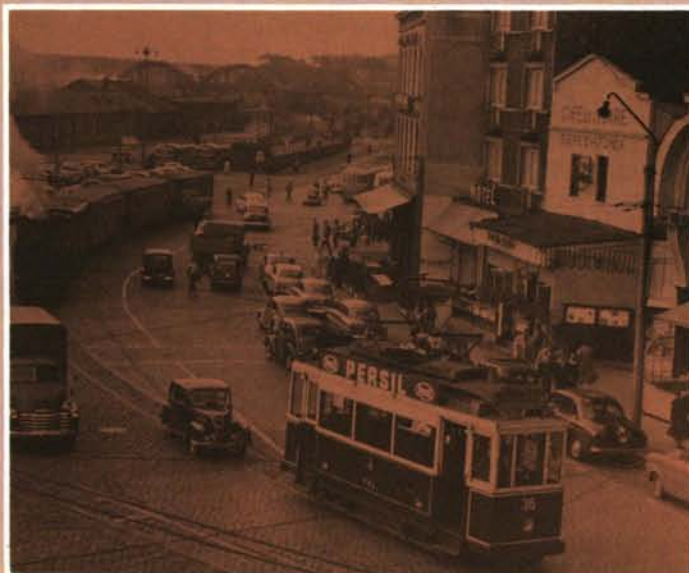
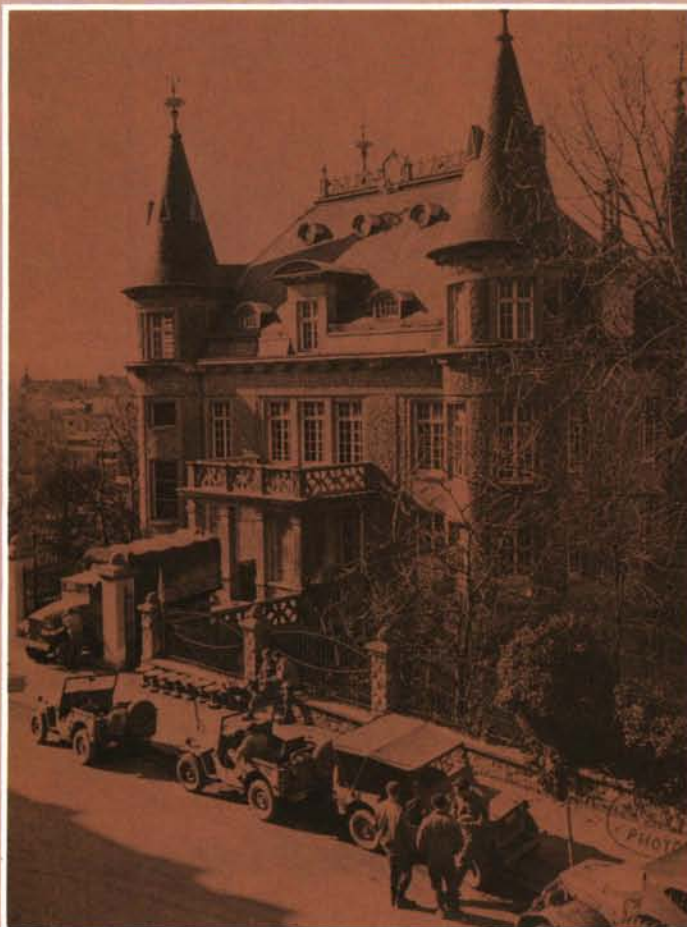
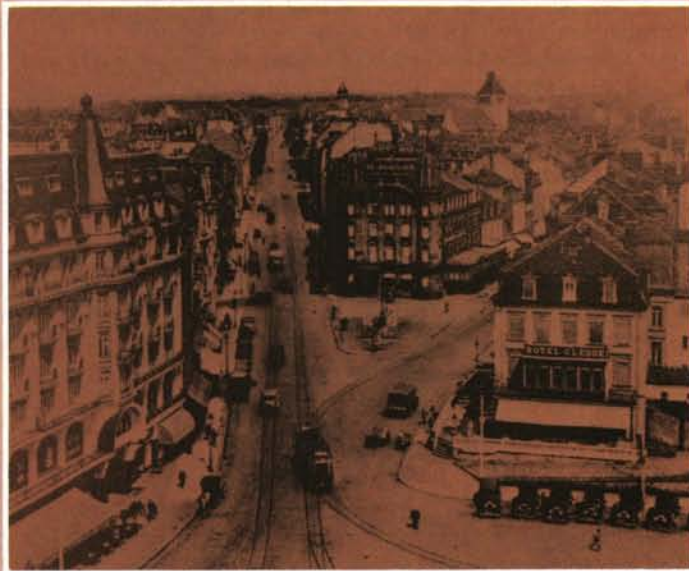
Le boulevard de la Pétrusse en 1914 avec dans le lointain le village de Gasperich (vue prise de l'ancienne maison Charles Arendt, actuellement les «Assurances Générales»)

LA GARE DE 1910 A 1953

L'entrée de la Passerelle en 1926 avec le bureau d'Octroi



L'avenue de la Liberté dans les années trente avec vue générale sur le plateau Bourbon



Le « charme » de la circulation des années cinquante

La Villa Pauly après la Libération

Erinnerungen eines Garer Schulbuben

Mein Schulweg

Morgens führte unser Schulweg zu noch verschlafener Stunde über die Neue Avenue zur Kirche und von dort, gut zwanzig Minuten später, in einer langen Reihe schwatzeifriger Mitschüler im Eiltempo durch das Achtuhrstraßengewühl des an die Arbeitsplätze hastenden, vom Bahnhof heraufströmenden Gegenverkehrs wiederum durch und quer über die Neue Avenue zur Nillesstraße. Das war für jedes Schulkind so oder ähnlich. Kaum jemand hätte es nicht für normal erachtet, nach eilig eingenommenem Morgenkaffee spätestens noch vor der Opferung in der Kindermesse zu erscheinen. Es war ja die Schulmesse; wegbleiben durften höchstens Levy und Kamp (der eine war jüdischer, der andere protestantischer Konfession), und auch dessen war man sich nicht so ganz sicher. Zaff war da (wenn auch nicht tagtäglich, gewissen Gerüchten nach war er kein Muster eines Christenmenschen) und Toelen und Adamoli und wie sie alle hießen, natürlich auch alle Sprößlinge der mittleren und besseren Familien, auf unbequemen Kirchenstühlen kniend oder zur Abwechslung, um die vom harten Strohgebinde schmerzenden Knie zu schonen, auch gefährlich aufrecht stehend, Ranzen oder Mappe der angriffslustigen Nachbarn wegen sorgfältig hütend und auf den Augenblick des allgemeinen Aufbruchs harrend ... Gelegentlich verlor denn auch der eine oder andere das Gleichgewicht, weil die bekannte Senkrechte seines Stützpunktes aus der engen Stützfläche herausgeriet, was zu größerem Gepolter mit umstürzenden Stühlen und unwirschem Eingreifen des Kaplanes oder eher noch des sogenannten „wëlle Pater“ führte, eines sicher frommen Mannes, der seinen festen Platz in der Nähe der Schulkinder hatte (warum auch, da er doch deren Quecksilbrigkeit so schlecht ertrug?) und beim Schöfferrat gegen die sittlich zweifelhafte Niedrigkeit der ursprünglichen Lüftungsfenster der öffentlichen Bedürfnisanstalt am Pariser Platz, also am Morgenschulweg aller messebesuchenden Kinder, eingekommen war ...

Etwas weiter ab in der Avenue bei Friedrich roch es staubig aus der Mehl- und Sämereiengroßhandlung, bei Zieser viel angenehmer nach Gebäck und Bonbons (Lavallierekuchen mit roten eingezuckerten Kirschen standen tagaus, tagein im Schaufenster). Doch weiter, weiter schlängelte sich die Reihe. Erst an der Nillesstraße, diesseits des geheimnisumwitterten Chicago mit der unregelmäßig verbauten Fassade, ließ es sich aufatmen; der Sturm der Passanten ebte ab, die Schule kam in Sicht.

Hier war eine andere Welt, schon ab der Nilleskapelle herrschte eine andere Luft. Wer als Meßdiener seine Karriere noch in der Notkapelle begonnen hatte, dem haften sowieso der Weihrauchduft aus den abendlichen Andachten unaustilgbar im Gemüt, und weiter unten machte sich, noch eindringlicher, der Pfefferodem aus dem Bernardschen Handel mit Metzgerei- und Selcherzutaten breit. Dazwischen lag unsere Schule, zweigeteilt nach Mädchen- und Jungenklassen, mit zwei Eingängen und zwei umfassenden Höfen, in denen es im Herbst von welken Blättern, die wir als Zeichenvorlage benutzten, und an Regentagen von Pfützen jeden Ausmaßes wimmelte. Hier regierte Frau Mertes, die Conciierge, und dann auch unsere Lehrer ...

Hatten wir unsern langen Schultag hinter uns, unter Herrn Dupont Grund- und Haarstrich säuberlich gelenkt, oder bei Herrn Zoller die Konjugation (im 3. Schuljahr!) nach Strich und Faden gründlich durchgedroschen, unter Lehrer Heintzens Anleitung, mit Aufklopfen seines Schlüsselbundes begleitet, die Rechenaufgaben mit den Wasserhähnen gelöst, bei Herrn Thill (im Obergrad, wie die Erwachsenen sagten) auch noch die gotische Schrift und über alle unregelmäßigen Verben hinaus sovieles gleichsam mühelos gelernt, was unsere kind- und sachgerechte Zeit voreilig zum nutzlosen Ballaste rechnet, so ging es „untenherum“ auf den Heimweg.

Gleich neben der Schule stand ein wahres Hexenhäuschen, zwei Zimmer, ohne Stockwerk, grüne Holzläden, durch eine dornige Hecke rundum abgeschlossen. In dem verwilderten Garten blieb mehr als ein vom Schulhof abgesprengter Spielball zum Verdruss unserer ballbesessenen Jungenherzen hoffnungslos verschollen. Am Straßburgerplatz hatte sich, zehn Schritte ab, ein Hauptlieferant der Schulkinder aufgeschlagen: bei Meres gab es pastellfarbige Hostercher mit säuerlichem Pulver gefüllt und, an guten Tagen, „zéiech Mais“ in Schokolade eingetaucht, wie denn überhaupt jede Bäckerei im Bahnhofsviertel so ihre Spezialitäten pflegte. Baumanns „Fleeschkichelcher“ zum Beispiel, unten am Feldgen bei der Einmündung in die Michel-Welter-Straße, waren einzigartig mit ihrer braunen, etwas suspekten Füllung und dem undefinierbaren Geschmack, und bei Kremesch an der Michel-Rodange-Ecke waren die besten Schnecken und dottergelbe Achten feil, daneben richtige Caramels, wie sie heute nur noch in der Erinnerung aufschmecken, wenn ein Pfeifenraucher mit besonders süßem Tabak vorbeizieht.

An dieser Ecke machten wir Halt, denn hier trennten sich die Wege. Wir hatten dann schon eine lange Strecke gemeinsam zurückgelegt, von der 1900-Straße (wo in aller Welt gibt es sonst noch sowas?) am Karp-Kneipschen Abstellplatz mit den vom Schmieröl triefenden, rot und grün gestrichenen Dampfwalzen hinter dem dunkelbraunen Bretterzaun vorbei, an einer Großgarage vorüber, waren wir in die Michel-Welter-Straße eingebogen, eine lange Zeile, deren eng aneinandergeschmiegte Einfamilienhäuser nur von zwei andersgearteten Unternehmen unterbrochen waren: am unteren Ende von einem telephonietechnischen Institute, dessen Daseinsberechtigung uns zweifelhaft erschien, weil doch die staatliche Postverwaltung für alles Telephonische zuständig war, und am oberen von einem sonderbaren Geschäft, Asbil heißen, das im Schaufenster unvorsichtigerweise auf Kartonstützen Backwarenformen aller Art anbot, die man durch leichtes Anklopfen an das Glas allmählich zum Abrutschen und Herabfallen bringen konnte. Was wir Buben denn auch gelegentlich bewerkstelligten.

Chany (in Wirklichkeit hatte er einen andern Vornamen, doch wer damals aus einer Garage herstammte und Wagner hieß, mußte sich aus Analogiegründen auch Chany nennen lassen), Gast, Haro, Falk und Julot zogen nordwärts, wir andern dagegen geradeaus auf das Streckeisen zu. Der im spitzen Winkel auf der Grundlage eines Dreiecks zwischen Goethestraße und Petrußboulevard errichtete kuriose Bau hat die Zeiten überdauert und wird seiner Einmaligkeit wegen wohl unter Denkmalschutz enden, ein Produkt der normlosen Baupraktiken um die Jahrhundertwende, wie deren im sogenannten Jugendstil, nach Architekt Martins phantasievoller Art, so manche in unserm Viertel erstanden waren. Einige Beispiele beherbergt eben noch die Michel-Welter-Straße, die „schönsten“ aber sind wohl Haus Pier und die Villa Clivio in der Goethe-Straße.

Rund um das Streckeisen gab es für Kenner des Viertels einige Besonderheiten. Dort wohnten Figielski und Nabel, osteuropäische Einwandererkinder, ein Umstand, der sie in unsern Vorstellungen mit grenzenloser Fremdartigkeit ausstattete, weil ja nach Asien hin Europa wirklich keine Grenze hat. Die jüdische Familie Nabel bewohnte und behütete darüber hinaus das Beth am ivri (so stand auf der Eingangstür zu lesen), ein Bethaus, eine Mini-Synagoge, was der geheimnissträchtigen Atmosphäre, an Freitagabenden vor



„Streckeisen“



Maison Pier



Haus in der Goethe-Straße



Maison Pier (Detail)



allein, wenn nach Sonnenuntergang der Sabbat begann, weiteren Auftrieb verlieh; es kam dann vor, daß einer von uns Schulbuben auf dem Heimgang herbeigerufen wurde, um das elektrische Licht einzuschalten. Unweit des Streckeisens lag auch Herrn Giesers damals schon altmodischer Schreibwarenladen. Hier kauften wir unsere Hefte, mit Linien und mit Häuschen, alle mit dunkelblauen dünnen Deckeln ausgestattet. Wir lebten wirklich in einer Zeit, da die Reklamesucht die Schule noch verschonte, und nur auf den hölzernen Feder-schachteln farbige Blumen zu finden waren. Bei Herrn Gieser herrschte strenge Ordnung auf Holzregalen, und im Halbdunkel des spärlich erhellten Raumes roch es nach Eisengallustinte und Faber-Stiften.

Am Petrußring stehen die hohen herrschaftlichen Häuser bis zur Villa Pauly hin in mehreren Stockwerken zur Talseite in den Abhang gebaut. Dies hätte uns die Petruß unzugänglich gemacht, wenn nicht, dem Streckeisen gegenüber, eine Baulücke, ein mit einem norddürftigen Holzgeländer unzureichend abgeschlossenes Bauterrain, die Erforschung dieses wildwachsenden Teiles der Oberpetruß ermöglicht hätte. Den Blicken der Vorübergehenden entzogen, führte der steile Abhang, mit zwei Birnbäumen bestückt, zunächst zu einem ebeneren Absatz und dann in ein gewaltiges Dickicht, das sich bis zum Talboden erstreckte. Wenn die Holzbirnen zu reifen begannen, ein wahres Paradies in dem an Spielplätzen armen Viertel. Es hieß, daß von hier aus, in der Verlängerung der Adolph-Fischer-Straße (die man öfters noch als Augustiner-Straße bezeichnete), eine gewaltige Brückenanlage bis unterhalb des Konviktes geplant sei. Wir blickten zuweilen argwöhnisch auf das moderne Residenzviertel hinüber, das sich auf der gegenüberliegenden Seite breitmachte, und segneten im geheimen die Unentschlossenheit der für den Bau zuständigen staatlichen und städtischen Verwaltungen. Auch abgesehen von der Gefährdung unseres Tummelplatzes am Koppeseebirg, es schien uns wirklich nicht nötig, zu andern Kontinenten weitere Brücken zu schlagen. Ein Garer ist ein Garer, was schert ihn, wenn er ein Schulbub ist, Bel Air oder die Stadt! Nicht einmal Hollerich fand unsere Gnade; wohl hatten wir dort unsere Kommunion „gemacht“, aber das war doch gleichsam in fremdem Lande geschehen ...

Villa Clivio

LA VILLE ET SON PASSÉ RÉCENT

Après le démantèlement de la forteresse en 1871, ces maisons charmantes furent construites entre 1881 et le début du 20^e siècle et faisaient le coin entre le bd d'Avranches et la rue du Fort Wallis. Dès l'entrée en vigueur du plan Vago en 1967, la zone fut classée section centrale avec l'autorisation de bâtir 25 m en hauteur. Les promoteurs ne se sont pas fait prier et ont érigé un nouvel immeuble entre 1972 et 1974.



Bibliothèque Municipale Nouvelles acquisitions

FRISCH Max

Blaubart, eine Erzählung
Suhrkamp Verlag, 172 Seiten

Das Buch erzählt von einem Dirnenmord. Einerseits werden die Verhandlungen vor dem Schwurgericht dargestellt, andererseits die Überlegungen des Angeklagten und die imaginären Aussagen von Toten. Der Angeklagte, ehemaliger Gatte des Opfers, hat kein Alibi, er wird mangels Beweisen freigesprochen. Schaad ist Arzt, er hat seine Praxis aufgeben müssen, sein Wartesaal ist leer. Er hat jetzt Zeit zum Billardspielen, zum Schwänefüttern, zum Wandern. Zeitweise hilft ihm das, dann hört er plötzlich Aussagen von Zeugen und Zeuginnen, darunter sechs seiner ehemaligen Gattinnen. Der Freigesprochene bekennet: „Ich bin nicht unschuldig, nur bin ich nicht der Täter.“ Und daß Schaad nicht weiß, was er unter Schuld versteht, dagegen hilft kein Freispruch.



FEDERSPIEL Jürg
Die Ballade von der Typhoid Mary
154 Seiten, Suhrkamp Verlag

Am 2. November 1867 verläßt die „Leibnitz“ Hamburg. Die Reise nach New York geht über Madeira, wo die Passagiere mitunter eine Hitze von 94 Grad Fahrenheit ertragen müssen. Es handelt sich um ein Emigrantenschiff, viele der Auswanderer stammen aus Mecklenburg und wollen sich als Farmer im Wisconsin niederlassen, andere kommen aus Preußen, Pommern, Süddeutschland. Unter diesen Auswanderern aus Europa befindet sich Mary Mallon, ein

RÉGINE PERNOUD CHRISTINE DE PISAN



CALMANN-LÉVY

ungefähr 14-jähriges Mädchen, das sich als die Tochter des Kochs der „Leibnitz“ ausgibt, der einzige der Besatzung, der gestorben ist. Am 11. Januar 1868 landet das Schiff mit gebrochenem Mast, zerfetzten Segeln in New York, ein fürchterlicher Gestank weht an die Küste. Die Geschichte dieser spektakulärsten Typhusträgerin aller Zeiten ist außerordentlich fesselnd und hochdramatisch.

HAFFNER Sebastian
Zur Zeitgeschichte
36 Essays
255 Seiten, Kindler Verlag

Haffner sagt: „Geschichtsschreibung ist in erster Linie eine Kunst, wie jede Kunst besteht sie hauptsächlich im Weglassen.“ Dies beweist er dann auch in seinen geschichtlichen und politischen Essays. Nüchtern und doch mitreißend setzt er sich mit markanten Personen und Ereignissen aus Geschichte und Zeitgeschichte auseinander, greift politische Probleme, Phänomene und Theorien auf. Seine Ausführungen, die teils Zustimmung, teils Widerspruch provozieren, geraten dank seines Formulierungsvermögens zur Literatur. Das publizistische Werk S. Haffners, das sich durch Originalität und Klarsicht auszeichnet, leistet einen wesentlichen Beitrag zum Verständnis unferner deutscher Vergangenheit und damit auch der unmittelbaren Gegenwart. S. Haffner erweist sich hier als großer Schreiber deutscher Sprache.

PERNOUD Régine
Christine de Pisan
Calmann-Lévy, 230 pages

La biographie de cette femme de lettres, qui vécut durant la seconde moitié de la guerre de Cent ans (1363-1430), nous permet de mieux cerner une période particulièrement troublée de l'histoire de France: guerres civiles, occupation par les troupes étrangères, assassinats politiques, intrigues et complots à la cour des rois de France: Charles V le Sage, Charles VI le Fol... Mais surtout, elle nous fait découvrir une féministe qui revendique entièrement sa condition de femme et qui se bat courageusement pour défendre les intérêts de son sexe, contre l'égoïsme et l'arrogance des universitaires parisiens. Une belle leçon d'histoire, qui éclaire ces années sombres durant lesquelles trois femmes ont joué un rôle important: Isabeau de Bavière, Christine de Pisan, Jeanne d'Arc.

TOURNIER Michel
Le vol du vampire
Mercure de France, 400 pages

Un grand écrivain nous offre dans cet ouvrage des notes de lecture: une cinquantaine d'essais sur des oeuvres classiques et modernes, de Saint-Simon à Emile Ajar, de Goethe à Thomas Mann. On ne s'étonnera pas de la place réservée à la littérature allemande par l'auteur du *Roi des Aulnes*. Outre l'effet d'élargissement produit par ces analyses, ce regard nouveau que Tournier jette sur des ouvrages supposés connus, elles nous renseignent aussi sur l'auteur lui-même, sur l'idée qu'il se fait des rapports entre l'écrivain et son public, entre l'oeuvre et le lecteur.

CURTIS Jean-Louis
La battement de mon coeur
Flammarion, 340 pages

Catherine, Nicolas, Thierry: que sont devenus nos amis? Avec ce troisième roman s'achève le cycle de *l'Horizon dérobé*, la description de notre époque, 1955 à 1975, avec ses complexités, ses vérités incertaines. Camaraderie, amitié, affection, amour: Jean-Louis Curtis nous donne une analyse subtile de la vie sentimentale, en même temps qu'un tableau véridique du monde moderne. Thierry, Nicolas: ils font comme vous et moi, ils vieillissent. Mais c'est le destin de Catherine qui confère à cet ouvrage son accent pathétique.



Dem Wäschbur säi Lidd

Se hun op der Schläifmillen
de Wäschbur nei gemaach;
't as ee vun deene villen
aus laang vergaangnem Dag.

'T wäerd keen sech méi geheien
a plon hei an der Nätz,
mä haalt en héich als Zeien
a lauschtert – well e schwetzt!

D'Jorzéngte gin sou séier,
ech hat hie bal vergiess,
an och, datt ech hei fréier
als Bouf um Stee gesiess.

Hei souze schwéier Fraën,
eis Mamm an d'Boma och,
an hun op d'Wäsch gehaën
a koume Woch fir Woch.

A wann d'Familje grouss war
an d'Maandle grad sou grouss,
sou schwéier war keng Stousskar,
si hun s'erbäi gestouss.

Et goufen zoppnaass Knéien,
an d'Wäschkëscht war keng mëll;
't war liicht hei d'Giicht ze kréien,
rout Fäischtrondrëm de Blëll.

An iewer giong hei d'Mondstéck
wéi muenchem Affekot,
't gouf näischt tèscht hei an Honnsréck,
et gouf um Bur gesot.

Et gouf gegekst, gestriden,
a béid Fäll foule Knäll,
mä d'meescht gouf hei gelidden,
de Bur war och hir Hell.

Nuets loug e ronne Mound lei
wéi Gold um Fong vum Komp,
éischt Léift huet sech dacks font hei
Gléckséilegket war Tromp.

Mä spéider, op de Knéien
an héich am néngte Mount,
souz d'Fra hei bis an d'Wéien
an huet sech nët geschount.

Eemol, et war am Wanter,
du hun s'e Kand gesicht;
bis een et mat der Lanter
am zweete Komp erbiicht.

D'Fra stoung mat hirem Alen
ze haulen ëm den Trach,
an ee konnt sech nët halen:
Wou dat war, sin der nach!

Mol war de Bur e Spigel
a mol eng eekleg Britt;
et schéngt et läit e Sigel
op deem wat hei geschitt.

A lees de dech wéi fréier
no vir a kucks däi Bild,
da mierks d'op eemol séier,
wéi d'Zäit mat engem spillt.

Du frees dech da mat Tiermen:
Wuer as déi Zeit gerannt?
Du mierks, du bas e Friemen.
Du hues dech bal nët kannt.

josy braun



Der schönste Balkon Europas

Freunde, denen ich Luxemburg anvertraue, führe ich auf die Corniche, diese herrliche Terrasse der Stadt. Der Zauber dieses Ortes liegt in der besonderen Stimmung, in der sich Leben und Treiben vor der hinreißenden Kulisse von zweitausend Jahren steingewordener Vergangenheit abspielt.

Hier scheint die Zeit zu träumen. Man vergißt für Augenblicke die Hast des Tages. Hier ist Stille, Friede, Harmonie. In dieser Umgebung mit ihrer majestätischen Ausstrahlung, ihrer beruhigenden Wärme, ist die Geschichte nicht eingefroren. Sie lebt. Immer wieder zieht es einen hierhin.

Am liebsten sitze ich auf einer Bank unterhalb des Konservatoriums. Vor mir kreuzt der Bredewee unter der Corniche entlang. Ich sehe ihn belebt wie zu früheren Zeiten, als hier die Stadttore sich öffneten, und vor meinen Augen werden die Jahrhunderte lebendig: ich sehe die erste römische Villa auf dem Rham-Plateau, die Letzelburg Graf Siegfrieds auf dem Burgfelsen, die Klöster und Kirchen im Grund, wo das betende Volk lebte, während hier oben die feinen Leute wohnten.

Ich sehe Burgunder, Spanier, Franzosen und Österreicher an der Festung bauen, die Nordeuropas stärkste war. Geblieben sind Reste von Zitadellen, Wehrtürmen, Stadttoren, vom Herbstschmuck der Bäume belebt.

In einer Kurve der großen Eisenbahnbrücke duckt sich ein Häuschen: das Geburtshaus Robert Schumans, eines der Konstrukteure des neuen Europas. So spannt sich hier der Bogen von den Römern bis zur Gegenwart Luxemburgs als europäische Metropole.

Heute, den angenehmen Spazierweg entlang schlendernd, vergißt man leicht, daß man auf dem von Vauban 1685 angelegten Niederwall der Festung steht. Erst nach 1867 wurden die Befestigungen abgetragen und der Spaziergang angelegt. Heute hat er nichts Kriegerisches mehr.

Die Häuser der Corniche haben viele Geschichten. Wie oft haben sich die Stadtpalais des luxemburgischen Adels vor den Kanonenkugeln geduckt, mußten nach erfolgter Belagerung und Zerstörung gotische Fassaden gegen barocke tauschen. Die Deutschritter wohnten hier nach den Kreuzzügen, die Äbte von Orval, die Metternichs, die Grafen von Wiltz. Das interessanteste Innenleben hat wohl die Maison de Cassal. An den Mauern kann man noch die Ansätze der gotischen Fenstergewölbe erkennen, die Balkonstützen sind spanische Renaissance. Cassal war Staatssekretär in den spanischen Niederlanden.

Der Blick in den Stadtgrund, wo sich alte Häuserfassaden in der Alzette spiegeln, erinnert an den Süden, ja ein bißchen an Venedig. Vor allem die Brücken wirken wie Filigran auf dem Hintergrund des Flusses, in dem ihr Schatten tänzelt.

Aus der Häuserzeile der Trierer Straße, wo die ältesten Häuser der Stadt stehen, krähen die Hähne. In den Gärten am Fluß ist Erntezeit, über die alte Brücke werden Heubündel getragen.

Gedämpft klingt die Symphonie des Lebens zwischen den Kaminen des Stadtgrunds herauf. Man ist von der Kraft der Bilder überwältigt, die die Herbstsonne auf dieses Panorama zeichnet. Und man stimmt Batty Weber zu, der dies „den schönsten Balkon Europas“ nannte.

Günter Knackstedt



Aquarell von Ger Maas

Ma ville et ses beautés cachées

Les toitures du Grund



Allô! Ici la Conchita. Non. La Madam' elle est pas là!¹ Elle promène son ... sur les remparts de Luxembourg!²

Comme il y a dix ans, comme il y a vingt ans, comme il y a trente ans, elle se promène sur le chemin de la corniche, s'arrête, regarde, s'attarde. Elle promène son regard longuement sur le panorama qui se déploie majestueusement devant elle: les toitures du Grund, le parcellaire du Grund, la vie grouillante du Grund, les problèmes du Grund. Elle aime ce paysage. Plus, elle l'adore. Dans son ensemble. Avec sa vie grouillante. Avec ses problèmes. Les toitures en ardoises vibrant sur différents dégradés suivant les époques de l'année ont toujours eu pour elle une attirance incompréhensible. Elle aime cette partie de la ville. Mais il y a autre chose dans ce paysage qui l'accroche.

Elle le sait depuis qu'elle vient de voir l'exposition de l'oeuvre de Giorgio de Chirico en février 1983 au Centre Pompidou à Paris.

Il y a aussi cette haute cheminée en briques de cette ancienne brasserie. Peu lui importe le nom. C'était une brasserie. Un jour, il y a longtemps, un type fort séduisant à tous les points de vue lui avait dit: «Vous savez si l'on mettait un chauffage collectif dans cette cheminée, la pollution serait bien moindre et nous pourrions restaurer cette partie de la Ville Basse qui vous tient tant à coeur.» Elle avait accepté.

Pourquoi au fond? En contemplant les tableaux de Chirico elle avait soudain compris: la cheminée faisait partie depuis son enfance du paysage qu'elle allait voir tous les soirs avec son père. Oui: la cheminée et le train qui passait là-bas sur le pont en forme de viaduc. Que d'heures ne les avait-elle

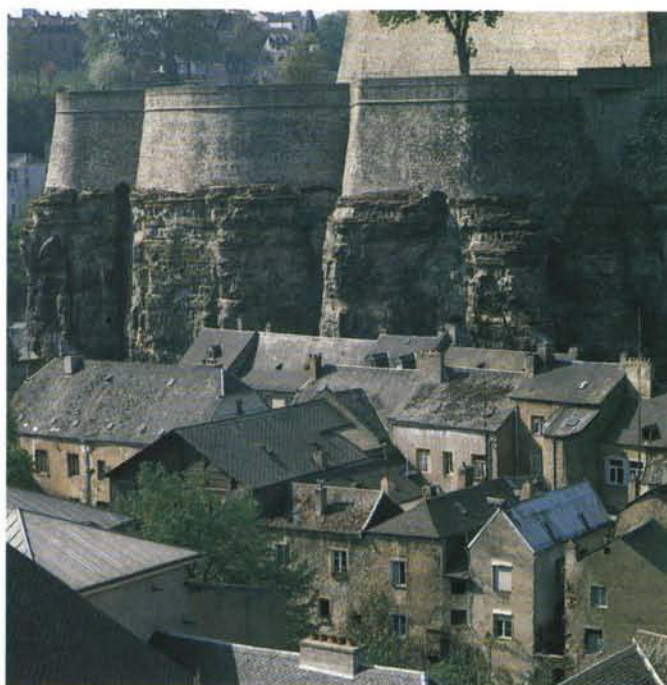
pas enregistrés. Comme pour de Chirico cette cheminée et ce train représentaient une partie de sa ville. Et elle aimait cette partie.

Au fil des années, elle avait trouvé que c'était sans doute le plus beau paysage de son pays. Les maisons étroites, les ruelles, l'Alzette, plus ou moins propre. Avait-elle jamais remarqué que la rivière n'était pas propre? Non. Elle avait vu quelque chose de beau et elle voulait le garder.

Un beau jour elle décida de lutter pour garder l'ensemble. Pour elle cet ensemble formait un tout, à la fois un site et un monument et la vraie vie de sa ville. Elle aimait se balader sous les toitures d'ardoise. Les gens étaient gais, accueillants, de vrais honnêtes gens pas très riches, mais si vrais, trop vrais.

¹ Annie Cordy (Madam')

² Jacques Brel (Les Remparts de Varsovie)



Elle avait décidé de mettre en marche la grosse avalanche de la restauration. Elle le voulait. Elle était décidée. Rien ne pouvait l'arrêter. Soudain, un jour, elle fonça. Elle savait que le pays allait l'aider.

Mais c'était il y a longtemps... C'était quand au fond? Pas si longtemps. Et pourtant aujourd'hui il lui semblait que le tout devait dater de très loin. Tristement elle regardait les toitures en éternit étincelant de la «Winn-schoul», ce long bâtiment restauré par les soins du Fonds de Logement Social. Il n'y avait pas d'ardoises. Les ardoises, lui avait-on dit, étaient pour les châteaux.

Pendant des heures elle n'avait pas voulu y croire. Cette vue des remparts était si importante. Plus importante que tout autre site... Sept mille employés de banque habitaient la ville. Rois ou peux déferlaient sur le

chemin de la corniche. Avait-elle laissé couler une larme? Non. On ne pleure plus au XX^e siècle. Elle se rappelait que cinquante visages de hauts dignitaires lui avaient fait comprendre qu'elle devait être raisonnable. Un château était autre chose qu'une méchante maison du Grund. Elle n'avait rien pigé. «Et les gens?», avait-elle demandé. «Ah oui, on verra.»

Depuis des années, le «on verra» résonne dans ses oreilles.

Et d'autres choses encore: «Vous Madam', vous ne connaissez rien à rien. Un millimètre carré ou plutôt un centimètre cube valent en ville tant de deniers.» Elle disait: «Ah!» Elle ne comprenait rien à ces histoires de sous. Elle voulait comme de Chirico, sa cheminée, ses toitures, son train, ses habitants.

Les toitures, les avez-vous vues luire par temps de pluie, les avez-vous

senties resplendir par temps de soleil? Quand la neige les couvre, puis dégèle, c'est si beau, si tendre, si fascinant. Alors le Grund s'éveille.

Les bistrotts sont là, les petites épiceries exposent leurs marchandises, les causettes s'élèvent sur les trottoirs. C'est le seul coin de la ville grouillant de monde et dans lequel on peut se promener le soir.

Elle regardait les toitures. Elle essayait de les retracer comme de Chirico. En tant qu'artiste.

Brusquement elle se détacha de la vue. Se retourna. Oui, la Ville a tant fait au Grund, d'autres y travaillent. Elle est satisfaite.

³ Exposition Giorgio de Chirico du 24 février au 25 avril 1983 au Centre Georges Pompidou à Paris

Batty auf der grünen Wiese



Weil in der unmittelbaren Nachbarschaft der Zimmer-Kummers sämtliche kleine Läden eingegangen sind, bleibt Batty und seiner Familie nun nichts anderes mehr übrig, als mit dem Auto nach der nächsten grünen Wiese zu fahren, woselbst ein Großkolonialwarenhändler eine seiner vielen Supermarktfilialen in die liebliche Landschaft gesetzt hat.

Bisher hatte Battys Frau Zimmer-Kummer ihre Einkäufe immer in Luxemburg-Neudorf selbst erledigen können. Wenn ihr mal das Mehl, die Butter oder ein Kamm ausging, dann wußte sie haargenau, daß sie nur vor die Tür zu gehen brauchte, um das Nötigste auch gleich zu bekommen. Nebenan hatte die stets zuvorkommende und immer gutgelaunte Witwe Victorine Houdremont-Scharpantgen den von ihrem Vater im Jahre 1899 eröffneten Gewürzkrämerladen übernommen, wo man, von der Petersilie über Dosenschinken und Kochkäse bis hin zu Schiefertafel und Schulheften für die Kinder, alles bekommen konnte, sofern es auch nur im entferntesten mit natürlichen Bedürfnissen zu vereinbaren war.

Und da war in der gleichen Straße auch der Metzgermeister Prosper Nierenhausen-Deckenbrunnen ansässig gewesen. In Neudorf kamen die Großeltern und Eltern niemals auf die Idee, ihrer Nachkommenschaft das furchterregende Märchen vom bösen Metzgermeister zu erzählen, der Kinder schlachtet und zu Wurst und

Fleischpastete verarbeitet. Denn Metzgermeister Prosper Nierenhausen-Deckenbrunnen, ein rundlicher und behäbiger Mensch mit klugen Augen, die wie Rosinen in einem Butterkuchen aussahen, war alles andere denn ein Bösewicht. Im Gegensatz zu besagtem Märchen, in dem der heilige Nikolaus den Kindern zu Hilfe kommt, war Metzgermeister Nierenhausen bei sämtlichen Kindern der Umgebung weitaus beliebter als der Nikolaus. Denn der kommt nur einmal im Jahr. Und Prosper Nierenhausen steckte den Kindern das ganze Jahr über Wurstscheiben zu. Sogar mit den Hunden hielt er sich gut. An seiner Tür hing nicht das Schild: „Wir warten draußen“.

Ein drittes, direkt in der Nachbarschaft der Zimmer-Kummers gelegenes Geschäft, war natürlich auch das des Bäckermeisters Bello Backendorf-Batsch gewesen, wo die Großmutter der Zimmer-Kummers, Amelie Kummer-Keller, trotz ihrer Gehbehinderung bereits früh morgens das Brot holte. Tag für Tag. Der Weg war ja nicht weit. Und wenn Großmutter einmal nicht konnte, brachte Bäckermeister Backendorf das

Brot eben vorbei und erkundigte sich jedesmal nach der Gesundheit seiner treuesten Kundin. „Als sei er mein Hausarzt“, sagte Großmutter Amelie dann immer stolz zu den Kindern und zum Meerschweinchen Emil.

Alle diese Dienste am Kunden, die Zuvorkommenheit und gute Laune der Gewürzkrämerin, die Großzügigkeit des Metzgers und die Hilfsbereitschaft des Bäckermeisters nahmen die Zimmer-Kummers als selbstverständlich hin. Die Nachbarn sollten dann immer weniger in diese Läden einkaufen gehen. Fast alle hatten Autos, fast alle besorgten ihre Samstagseinkäufe nun außerhalb der Stadt, in einem der Großflächenkaufhäuser, die in den letzten Jahren wie Pilze nach einem Regenfall förmlich aus dem Boden geschossen waren. Schließlich blieben nur noch die Zimmer-Kummers als Kunden und eine ganze Reihe alter Leute, die kein Auto und somit keine Möglichkeit hatten, hinauszufahren auf die grünen Wiesen, wo die Großkolonialwarenhändler ihre riesigen Einkaufstempel errichtet haben. Kein Wunder auch, daß die Billigpreiskonkurrenz der Supermarktfilialen den kleinen Händlern aus Neudorf das Wasser abgrub und jetzt vielen Geschäftsleuten aus der Oberstadt Sorgen bereitet.

Jetzt, da Victorine Houdremont-Scharpantgen, Prosper Nierenhausen-Deckenbrunnen und Bello Backendorf-Batsch ihr Geschäft haben aufgeben müssen, bleibt auch Batty Zimmer-



Polturs

Kummer nichts anderes mehr übrig, als im Supermarkt einzukaufen.

Batty ist nicht glücklich darüber, denn er muß hierzu seinen freien Samstagmorgen opfern. Zusammen mit seiner Frau Marguerite, der Schwiegermutter Amelie Kummer-Keller, den Kindern Steve und Iris sowie dem Meerschweinchen Emil unternimmt er demnach gezwungenermaßen die Fahrt nach der grünen Wiese. Kaum sitzt die Familie im Wagen, da beginnt der vierjährige und zweifellos frühreife Steve ein Lied des zumindest in mittelständischen Kreisen umstrittenen Bänkelsängers Hannes Wader zu trällern. Das Lied handelt von einem Tante-Emma-Laden, und Steve hat es wohl im Kindergarten gehört:

„Oft hast du dich schon gewundert
Dich gefragt, wie schafft die das
Emma Klein mit ihrem Laden
Wer kauft denn bei ihr noch was
Andern hat das Riesenkaufhaus
Das seit einem Jahr da steht
Mit den Billigangeboten
Längst die Gurgel abgedreht
Und die tragen ihre Pleite
Als ihr Schicksal mit Geduld
Oder geben sich wie Emma Klein
Daran auch noch selbst die Schuld“

Steve singt auch den Refrain des Liedes:

„Will nur mal fragen
Sag, warum schlagen
Soviele Leute
Gestern wie heute
den eignen Int'essen voll ins Gesicht
Und merken es nicht.“

Batty Zimmer-Kummer kann sich nur wundern. „Wo hat er diesen Unsinn bloß her?“, fragt er seine Frau Marguerite, die den Kopf schüttelt und die Achseln zuckt.

Als man vor dem riesigen und trotzdem überfüllten Parkplatz des Großkaufhauses ankommt, wird plötzlich klar, was der vierjährige Steve sagen wollte. Die Zufahrt gestaltet sich wegen der unzähligen falsch geparkten Autos außerordentlich schwierig. Drei Stunden braucht es insgesamt, bis die Zimmer-Kummers sich im immensen Warenangebot des Supermarktes zurechtgefunden haben. Marguerite Zimmer-Kummer kauft, was das Zeug hält. Sie springt buchstäblich auf die Sonderangebote und deckt sich besonders mit Reinigungsmitteln und Putzgeräten ein. Sie kauft Teppichschaum, Möbelreiniger, WC-Reiniger, Allesreiniger, Teppich-Trockenshampoo, Scheuerpulver, Wannenspray, Gardinenwasch, Gardinnenneu, Bodenwachs, Fensterreiniger, Putzlappen, Waschlappen, eine Seidenkehrbürste, eine einfache Kehrbürste, einen Schrubber und fünf Trommeln Waschpulver. Als sie fertig ist, hat sie drei Einkaufswagen gefüllt.

Batty ist außerordentlich gereizt, ihm ist heiß und schlecht von dem ganzen Gedränge und Herumgelaufe, Großmutter Amelie versteht die Welt nicht mehr, und die dreijährige Iris fällt aus einem Weinkrampf in den anderen. Nur das Meerschweinchen ist zufrieden, denn Marguerite Zimmer-Kummer hat an Emil gedacht und ihm

ein Päckchen Vogelfutter gekauft.

Was Steve angeht, so versucht er, der sich in seinen Ansichten bestätigt sieht, schon die ganze Zeit über, an der zweiten Strophe seines Lieblingsliedes herumzudichten. Jetzt hat er die Verse zusammen:

„Wärst schon gern mal reingegangen
Hätt'st gern irgendwas gekauft
Doch weil auf deiner Einkaufsstüte
Fett die Kaufhauswerbung prangt
Traust du dich nicht

Siehst im Fenster kaum noch Ware im
Regal
Willst ein andermal was haben
Doch es gibt kein nächstes Mal

Denn es kommt, was kommen mußte
Und es überrascht dich doch
Wo das Haus der Emma Klein stand
Ist nur noch ein Baggerloch.“

Noch an der Kasse, wo lange Schlangen erstaunter Menschen ihr zuhören, stimmt Großmutter Amelie Kummer-Keller, deren Füße vom vielen Herumgehen so schwer wie Blei wiegen, plötzlich freudig erregt in das Lied ein:

„Will nur mal fragen
Sag, warum schlagen
Soviele Leute
Gestern wie heute
Den eignen Int'essen voll ins Gesicht
Und merken es nicht.“

Auch die Leute rundherum und die schlechtgelaunten und müden Kassiererinnen hinter ihren Kassen werden plötzlich munter und singen lauthals mit. Die einschläfernde Musik aus den Lautsprechern des Kaufhauses wird von dem fröhlichen Stimmengewirr übertönt. Die Hausdetektive flitzen nervös und wie aufgeschreckte Hühner durch die Gänge. Die Überwachungskameras an den Decken drehen sich mit rasender Geschwindigkeit um die eigene Achse. Dem Filialleiter geht der Angstschweiß aus.

Und Batty Zimmer-Kummer bahnt sich mit seiner Familie und dem Meerschweinchen Emil den Weg durch einen der schmalen Kassengänge, läßt die Einkaufswagen mit den Putzmitteln und all dem anderen teuren und überflüssigen Zeug stehen und ruft aus, daß alle es hören können: „Auf in die Vorstädte! Da gibt es noch ein paar kleine Läden!“

Und die Menge folgt ihm.

Georges Hausemer

An der Stadtgrenze

1 Man sagt, das Land liege in der Mitte Europas, und man sagt, die Stadt liege in der Mitte des Landes. Es gibt verschiedene Möglichkeiten, sich der Stadt zu nähern, ins Zentrum des Landes, also ins Zentrum, und also sozusagen ins Herz Europas vorzudringen. Genaugenommen sind es fünf: zu Fuß, mit dem Rad, mit der Bahn, per Flugzeug und im Auto. Letztere dürfte diejenige Variante sein, von der am häufigsten Gebrauch gemacht wird. Mit Sicherheit gibt es jemanden, dem auch noch eine sechste Art oder gar eine siebte Weise einfällt, auf die man ins Landesinnere, also ins Innere unseres Kontinents vorstoßen kann. Allerdings kommt es mir unwahrscheinlich vor, daß irgendeiner sich rodelnd oder im Paddelboot oder gar auf Stelzen in die Stadt hinein zu begeben pflegt.

Es gibt verschiedene Möglichkeiten, sich der Stadt zu nähern. Und es gibt verschiedene Richtungen, aus denen man bei der Annäherung an die Stadt kommen kann. Genaugenommen ist es beinahe unmöglich, diese Richtungen alle zahlenmäßig genau anzuführen. Es ist bekannt, daß etwa Geographen von vier Himmelsrichtungen sprechen: vom Norden, vom Westen, vom Süden und vom Osten. Ferner jedoch existieren auch der Nordosten und der Südwesten, der Nordwesten und der Südosten. Ebenfalls vom Südsüdosten oder vom Nordwestwesten ist manchmal die Rede, aber meistens sind es ausschließlich die Meteorologen, die sich von Berufs wegen mit diesen Dingen auseinanderzusetzen haben. Gewöhnlich gibt man sich mit den vier Haupthimmelsrichtungen zufrieden.



2 Im Norden der Stadt liegen Diekirch, Aachen und – was den wenigsten bekannt sein dürfte – die holländische Insel Schiermonnikoog. Im Westen der Stadt liegen Garnich, Rouen, Cherbourg und Québec, im Süden Metz, der Genfer See und Cannes. Östlich der Stadt liegen Wormeldingen, Worms, Prag und Kiev. Setzt man den spitzen Schenkel eines Zirkels im Herzen der Stadt fest und zeichnet man mit dem anderen Schenkel des Zirkels, an dem eine Bleistiftmine befestigt ist, einen Kreis um die Stadt herum, so stellt man fest, daß die Stadt sich etwa genau in der Mitte zwischen Erfurt, Alkmaar, Orléans, Vaduz und Augsburg befindet. Mit einem ausreichend langen Lineal ist ferner herauszufinden, daß die Stadt auf der vertikalen Achse etwa genau zwischen Bergen in Norwegen und dem algerischen Biskra situiert ist. Folgt man dem fünfzigsten Breitengrad sowohl in westlicher als auch in östlicher Richtung, so ist auch für den Laien unschwer zu erkennen, daß die Stadt etwa genau zwischen dem kanadischen Vancouver und dem sowjetischen Chabarowsk liegt.

Sieben Annäherungsversuche

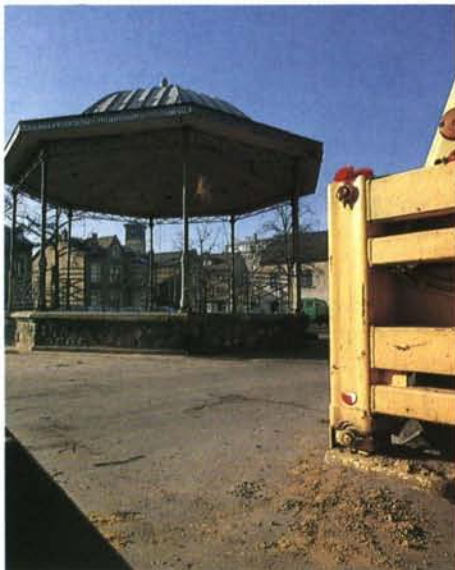
3 In Bonneweg habe ich oft zu tun. Ich komme mit dem Wagen die Arloner Straße herunter, schaue mir im Vorbeifahren das verlassen daliegende Stadion an – einmal war ich dort einer von rund dreizehntausend Zuschauern, aber das ist, wenn ich mich recht entsinne, mehr als zehn Jahre her. Am Platz der Sterne biege ich rechts ab, reihe mich schließlich in die mittlere Bahn auf der Adolfbrücke ein und folge dann auf dem Pariser Platz jener links abbiegenden Querstraße, die über die Eisenbahnlinie in die Bonneweger Straße einmündet. An dem Büro jener Fahrschule vorbei, wo ich als Führerscheinkandidat in die Geheimnisse der Straßenverkehrsordnung eingeweiht wurde, gelange ich am Ende auf den Platz des Parks. Jenes Parks, den es längst nicht mehr gibt, der seine Funktion dennoch nicht verloren hat. Auf dem Platz des Parks parke ich nämlich meinen Wagen, so daß der Pavillon, auf dem die Kinder bei Regen manchmal Fußball spielen, im Rückspiegel stets zu sehen ist.

Für parken sagen die Deutschschweizer parkieren. Parkieren erinnert mich an campieren, doch die einzigen Zelte, die ab und zu in Bonneweg anzutreffen sind, sollen Kanal- und sonstige Arbeiter vor Kälte und Nässe und vor den vermutlich störenden Blicken der vorbeigehenden Neugierigen schützen. Einem Schweizer bin ich auf dem Platz des Parks noch nie begegnet, nur einmal stand dort ein deutsches Fahrzeug, ein Mercedes mit Bitburger Kennzeichen. Der Fahrer hatte sich unter

die Motorhaube gebeugt und im geheimen war ich mächtig froh darüber, daß auch ein Mercedes seinen Besitzer im Stich zu lassen vermag. An meinem Auto nagt der Rost, manchmal macht es so komische Geräusche und bei Regen streikt regelmäßig der Anlasser. Dann verfluche ich meinen Simca 1100, überlege, ob ein deutscher Wagen nicht doch angenehmer wäre.

In Bonneweg regnet es oft. Einmal bemerkte ich auf dem Pavillon ein Pärchen, das sich gegenseitig die Nässe von den Gesichtern zu lecken schien. Genau in dem Moment, wo die beiden voneinander abließen, erklangen von der nahen Kirchturmuhr vier Glockenschläge. In Bonneweg weiß man stets, was die Uhr geschlagen hat.

Und in Bonneweg heißt der Pavillon Kiosk. Das ist ein Irrtum. Ein Kiosk ist entweder ein orientalisches Gartenhäuschen oder ein freistehender Verkaufsstand für Zeitungen, Zigaretten, Süßigkeiten und Getränke. Das Wort kommt vom türkischen „Kiöschk“, was man in Bonneweg eigentlich wissen müßte. Im Winter frage ich mich nämlich oft, wie den vielen dort lebenden Schwarzen, den Negerkinderchen und ihren Eltern wohl zumute ist, wenn es schneit, wenn die dünnen Blätter unter den Füßen knirschen, die vielen Bonneweger Bäcker bunte, fettig glänzende Weihnachtstorten in den Auslagen präsentieren. Aber Bonneweg ist nicht Nairobi oder Mombasa und die Fremden in Bonneweg gehören längst nicht alle zum Stamm der Massai oder der Kikuyu, das ist mir klar.



4 Wer aus dem Osten des Landes kommend auf Senningerberg die Autobahneinfahrt verpaßt, die scheinbar schnurstracks in das Herz der Stadt hineinführt, der ist förmlich dazu gezwungen, wenigstens einen Blick auf das heute auch nicht mehr ganz neue Flughafengebäude zu werfen. Und will ein Wasserbilliger oder ein Manternacher mit seinem neuen oder seinem neu gekauften Wagen zur Sandweiler Kontrollstation, so führt schon gar kein Weg am Flughafenkomplex vorbei.

Unser Flughafen heißt Findel. Als Kind, ja sogar noch als Jugendlicher war ich der festen Überzeugung, das Wort Findel sei ein Synonym für das Wort Flughafen, ja, ich glaubte, alle Flughäfen der Welt würden Findel heißen: der Frankfurter Findel, der Madrider Findel, der Stockholmer Findel, der Leningrader Findel. Heute weiß ich, daß das nicht stimmt.

Zwei Tage, nachdem ich das letzte Mal auf dem Luxemburger Findel angekommen bin, verunglückte dort eine sowjetische Iljuschin. Die Schuld der schönen, breiten Landepisten war das nicht.

Vom Findel kommend läßt man den Verlorenkost links liegen und gelangt über den Boulevard d'Avranches in die Nähe der Stadtzentren. Ja, die Stadt hat zwei Zentren, das Oberstadtzentrum und das Bahnhofsviertelzentrum. Nähert man sich aus Richtung Findel der Stadt, so stößt man unmittelbar auf das Bahnhofsviertelzentrum. Gewiß, dieses Bahnhofsviertelzentrum ist leicht zu finden, doch niemand ist in der Lage, mit letzter Sicherheit zu sagen, wo genau sich dieses Bahnhofsviertelzentrum befindet. Ist es der Pariser Platz, oder befindet es sich in der näheren Umgebung der Goethestraße, wo seit kurzem das Kulturministerium untergebracht ist? Oder bildet gar die sogenannte Vogelgasse den Nabel des Bahnhofsviertelzentrums? Oder stellt die Vogelgasse gar das Zentrum aller Zentren der Stadtzentren dar, das heimlich-geheime Herz der Stadt schlechthin? Tatsache ist, daß sich in der Vogelgasse das wirkliche Leben der Stadt abspielt, das Glück und das Leid, die Liebe und der Haß, der Tod und sein Gegenteil, die elementarsten der elementaren Bedürfnisse und Regungen nicht nur der Stadtbevölkerung. Manche behaupten sogar, der allererste Weg etlicher auf dem Findel Gelandeter führe geradewegs und schnurgerade und ohne Umweg und auf aller kürzestem Weg in eben diese Gasse. Eines indes wird niemand zu leugnen wagen: die Strecke Findel - Hauptbahnhof ist eine vielbefahrenere.

5 Verpaßt man, aus dem östlichen Landesteil kommend, die Autobahneinfahrt auf Senningerberg nicht, so gelangt man in eine der bekanntesten und meistdiskutiertesten Vorstadtgegenden. Bekannt will in diesem Fall aber keineswegs sagen, daß jeder Stadtbewohner, geschweige jeder Landbewohner sich dort auskennt, im Gegenteil. Kirchberg ist einer der verkannten Orte des Landes überhaupt. Zu vergleichen etwa mit Seekirchen bei Salzburg oder Hechtsheim bei Mainz, wohin sich ebenfalls kaum jemand verirrt. Anders allerdings als von den Einheimischen werden Kirchberg und seine hypermodernen Bauten, deren Spiegelglasfassaden, die olympia-taugliche Schwimmhalle, die Messegebäude, die Rad- und Wanderwege von Fremden, von Ausländern sehr geschätzt.

In den Augen der Stadt- und auch vieler Landbewohner beginnt die eigentliche Stadt erst auf dem Glacis-Platz. Das wenige Meter davon entfernte Neue Theater, das nach allgemeiner Auffassung bereits zu Kirchberg gehört, steht nur in den seltensten Fällen zur Diskussion.

Einmal, als ich dort eine Aufführung besuchte, saß ich neben einem fürchterlich nach Moselwein stinkenden älteren Herrn, der zu Beginn des deutschsprachigen Theaterstücks lauthals protestierte – wogegen, war nicht herauszufinden – und die unflätigsten Beschimpfungen gegen den Regisseur und die Schauspieler vom Stapel ließ, mit fortschreitender Dauer des Spektakels dann jedoch immer lauter zu schnarchen begann. Beim Verlassen des Hauses erfuhr ich von einem Bekannten, daß es sich bei meinem Sitznachbarn um einen landesweit berühmten Literaturkritiker gehandelt haben soll. Noch heute bewundere ich die außergewöhnliche Form der Kritik dieses ehrenwerten Herrn.



An der Stadtgrenze

Sieben Annäherungsversuche

6 Nach Mersch kommt Lintgen, nach Lintgen kommt Lorentzweiler, nach Lorentzweiler Walferdingen, nach Walferdingen Beggen, nach Beggen Dommeldingen, nach Dommeldingen Eich, nach Eich kommt die Stadt. Um diese Reihenfolge genau und richtig herauszufinden und im Gedächtnis zu behalten, benötigte ich annähernd zwei Jahre. Obwohl ich diese Strecke vor einiger Zeit beinahe täglich zurückgelegt habe. Meine Schwierigkeiten kamen daher, daß die einzelnen Orte – oder darf man sie bereits Ortschaften nennen? – fast nahtlos, ohne recht erkennbare Abgrenzungen ineinander übergehen, sich scheinbar untereinander austauschen und willkürlich miteinander vermischen lassen, ohne daß dadurch irgend jemandem Schaden zugefügt würde.

Vermutlich aber mache ich es mir zu leicht. Helmsingen ist nicht Bereldingen und schon gar nicht Walferdingen. Und Helmdingen liegt viel weiter vorne, näher an Ettelbrück ran. Und Heisdorf liegt mehr nach links, wenn man in Richtung Mersch aus der Stadt herausfährt. So einfach ist das alles wirklich nicht.

In Heisdorf ist nämlich kürzlich eine junge Kubanerin zugezogen, in Helmsingen gibt es eine Bahnunterführung, irgendwo zwischen Mersch und der Stadt liegt an der Hauptstraße eine Mehrzweckhalle, die auf der Leuchtreklame einer bekannten Biersorte als Kulturzentrum ausgewiesen wird. Vor dem Straßenabschnitt Beggen – Dommeldingen ist zu warnen. Dort sollen von der Gendarmerie regelmäßig Geschwindigkeitskontrollen durchgeführt werden. Allerdings mache ich mir da wenig Sorgen. Meistens verhindern die Autoschlängen vor Eich sogar ein nur zügiges Vorankommen. Und schließlich stelle ich mir seit Jahren die Frage, worin eigentlich der Unterschied besteht zwischen Gendarmen und Polizisten. Ist es nicht so, daß die einen für das Stadt- und die anderen für das Landgebiet zuständig sind? Aber wer gehört nun wohin? Wie lange verfolgen mich die einen, wenn ich aus der Stadt heraus beispielsweise in Richtung Mersch davonfahre, bevor die anderen meine Verfolgung übernehmen? Und wo wechseln sich meine Verfolger dann erneut ab, wenn ich in Mersch einfahre? Oder ist Mersch keine Stadt?

7 Mein Wohnsitz im Westen des Landes bedingt es, daß ich beinahe täglich am Stadion an der Arloner Straße passiere. Wie schon gesagt, wohnte ich vor Jahren einmal einem unvergeßlich gebliebenen Fußballspiel in diesem Stadion bei. Damals verlor Oberkerschen gegen Chelsea, England, mit dreizehn zu null. Wie überhaupt das Stadion auf der Arloner Straße sich in den meisten Fällen als ein denkbar mieses Pflaster für unsere Sportsleute erwiesen hat und bis zum heutigen Tag erweist. Ich kann mich nicht erinnern, dort ein einziges Mal eine luxemburgische Mannschaft über einen ausländischen Gast – oder würde das Wort Gegner besser hierher passen? – siegen gesehen zu haben. Dennoch beneide ich die Bewohner jener Häuser, die unmittelbar an das Stadion grenzen. Sie haben das Glück, mehrmals in der Woche das satte Grün des Rasens im Licht der Scheinwerfer glänzen und leuchten zu sehen, sie haben den Überblick, der unseren Sportlern in den meisten Fällen abgeht, die Klarsicht, die unsere Athleten zum Leidwesen ihrer Landsleute allzu oft vermissen lassen.

Es gibt nichts, was leerer aussieht als ein leeres Fußballstadion. Daran denke ich jedesmal, wenn ich die Arloner Straße hinauf- oder herunterfahre, und jedesmal auch versuche ich krampfhaft, mich an denjenigen zu erinnern, der diesen Satz zuerst formuliert hat, mit dem Unterschied, daß das Fußballstadion in seinem Fall ein Schwimmbecken war.

Nun habe ich sie eingekreist, die Stadt. Habe mich ihr aus allen vier Himmelsrichtungen kommend genähert, habe versucht, einigen meiner Fahrten in sie hinein zu folgen, versucht, mich raubtierähnlich an sie heranzuschleichen, mich an sie heranzutasten, wie wenn ich mit Blindheit geschlagen wäre. Als wäre die Stadt ein Wesen, das sich auf geheimnisvolle, undurchschaubare Weise meinem prompten und resoluten Zugriff entziehen würde. Ich habe ihr leicht und zögernd auf die Schulter getippt, habe innegehalten, sie aus der Ferne in Augenschein genommen, sie aus gebührender Distanz beobachtet, die Zugangswege erforscht. Ich bin um sie gekreist wie um eine Krake, deren Arme sich weit ins Land hinein erstrecken. An diesen Armen bin ich ehrfürchtig und voller Vorsicht entlanggegangen, habe ab und zu einen kühnen Satz mitten in ihren plumpen, schweren Körper hinein gewagt, um mich in nächsten Moment erneut vor ihrer zupackenden Übermacht zu retten.

An bestimmten Tagen führt kein Weg an ihr vorbei, und sie zieht mich an wie das geliebte Laster, das lockende Verderben. Dann übernimmt sie die Rolle eines Mutterbauchs, der unentwegt zum Hineinschlüpfen einlädt, die Funktion einer künstlichen Mutter, die den Akt der Geburt noch einmal vollziehen will, dieses Mal wie in einem Film, dessen Bildstreifen rückwärts abgespult werden und der letztlich den Zeugungsakt nicht als den Beginn, sondern als das Ende jeder Existenz erscheinen läßt.

An nicht wirklich vorhandenen Grenzen bin ich angelangt, in einem Niemandsland, das nicht innerhalb, aber auch nicht außerhalb des Territoriums der Stadt gelegen ist. In einem Zwischenreich, wie es auch zwischen Gut und Böse, zwischen Freude und Leid existiert, zwischen Leben und Tod. Dort habe ich mich angesiedelt, von dort aus will ich vordringen ins Zentrum der Wahrheit.



Trésors du Musée Pescatore

En 1850 lors de la célèbre vente à La Haye, au cours de laquelle le roi Guillaume II vendit aux enchères sa merveilleuse collection de tableaux, parfait échantillonnage de la peinture hollandaise du 18^e et 19^e siècle, Jean-Pierre Pescatore acquit 11 tableaux parmi lesquels la «Rivière gelée» de Shelfhout, le maître de Jongkind et de Koeckoeck dont nous venons de présenter le paysage mosellan au numéro 11 de Ons Stad.

A cette époque, la situation de l'art aux Pays-Bas n'est guère brillante. On désespérait même de retrouver un jour le rayonnement d'antan. On assiste alors à un véritable sursaut national, à une sorte de re-naissance de l'art aux Pays-Bas qui vers la fin du siècle connaîtra son apogée avec l'école de La Haye.

Les Hollandais gardent le sentiment de la vie familière et l'amour de la nature. Leurs préférences vont à des scènes de mœurs, aux paysages, aux animaux, aux rues de la ville. S'appuyant sur l'école de Barbizon et sur les paysagistes du 17^e siècle, ils retrouvent les beaux effets de lumière et le sens de l'atmosphère traditionnels. Les artistes restent attachés aux références du passé mais cultivent la nuance, travaillent les gris avec souplesse et dégagent des harmonies subtiles. Ils restent également fidèles au caractère rustique et émouvant de la vie des pêcheurs et de l'existence paysanne. Mais quelle diversité de techniques!

André Shelfhout



«Rivière gelée avec patineurs»

André Shelfhout (1787-1870, La Haye) est un bon paysagiste au travail minutieux et sûr. Chef du romantisme en Hollande, il a ses toiles dans les principaux musées de Hollande et à Londres, Munich, Hambourg et St-Petersbourg.

L'artiste avait une prédilection pour les paysages d'hiver. Cette toile «Rivière gelée avec patineurs» qui est d'un authentique romantisme date de 1838. Elle montre exemplairement à quoi voulait tendre la peinture hollandaise pendant la première moitié du 19^e siècle. A des lointains réels exactement établis et alertement touchés, vus sur nature et à travers des maîtres anciens, s'accrochent souplement les second-plans bien observés et animés avec humour. Puis presque sans liaison surgit l'anecdote sentimentale de l'avant-plan encadré par la

grandiloquence des bâtisses médiévales qu'un coloris brun assombrit et alourdit à souhait. Les nuages sont menaçants et s'opposent à l'infini de l'espace où les personnages semblent se dissoudre au loin. Les personnages que Shelfhout dispose sur la glace et dans le paysage ne semblent guère affectés par le froid et l'atmosphère glacée.

Des paysages pareils sont nombreux dans la peinture hollandaise. Il suffit de penser à Brueghel, Avercamp ou à Ruysdael dont la lumière du ciel d'hiver semble traduire la tristesse du monde. Le Musée Pescatore possède également une toile de Charles Leickert, élève de Shelfhout, qui reprend les thèmes de son maître: Paysage avec patineurs. Mais il le rend dans une technique plus froide et moins spontanée.



Was bedeuten die Straßennamen der Stadt?

Godart (Rue Antoine)

Verbindet die Rue de Bonnevoie mit der Einmündung der Rue des Ardenes in den Dernier Sol (Bonneweg). Der Pädagoge Antoine Godart, am 29. Oktober 1817 in Grevenmacher geboren und am 13. Dezember 1876 in Luxemburg gestorben, war Leiter der Oberprimärschule, städtischer Schulin-spektor und Verfasser einer Reihe Schulbücher. Überdies gehörte er von 1868 bis 1877 dem hauptstädtischen Gemeinderat an.

Godchaux (Rue)

Verläuft von der Brücke an der Rue Auguste Charles am Hammer Ufer die Alzette aufwärts bis zur Stadtgrenze an der Gantenbeinmühle (Hamm-Schleifmühle).

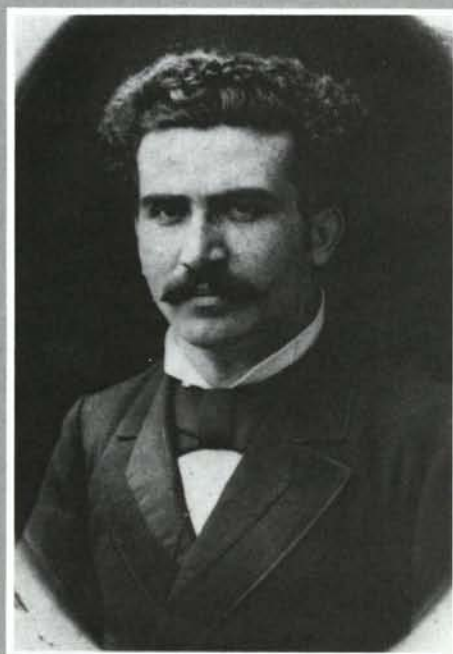
Luxemburgische Bezeichnung: Schwaarze Wee oder Schleifmillen.

Die aus Lagrange bei Diedenhofen stammenden und nach 1795 in Luxemburg-Stadt angesiedelten Brüder Pinas und Lyon God(e)chaux (Gott-Schalk=Gottesknecht) sind die Ahnherren des Luxemburger Familienastes, der in Politik und Wirtschaft eine Rolle spielte.

Pin(h)as G. (1771-1851) bekleidete ein öffentliches Amt. Er war „Essayeur du bureau de garantie des matières d'or et d'argent“ und auch „présosé des juifs dans le Département des Forêts“. Sein Urenkel Emile (1864-1942) war von 1921-1924, 1934-1935 und 1936-1940 Mitglied des hauptstädtischen Gemeinderates. Paul (1844-1888), ein Enkel von Lyon G. (1764-1814) war von 1874 bis zu seinem Tode, der erste Bürgermeister der Gemeinde Hamm. Sein Vetter Jules (1845-1917) war Bürgermeister ab 1888 bis 1917.

Die Brüder Quetschlick (1799-1873) und Samson G. (1811-1887), die Söhne Lyons (oder Léons), errichteten 1828 in Schleifmühle eine Wollweberei und -spinnerei mit späteren Zweigstellen in Ettelbrück (1865) und Laroche-sous-Montigny (Meurthe-et-Moselle). 1883

fusionierten die Fabriken von Pulvermühle und Schleifmühle. Nach bewegtem Auf und Ab mußten die Betriebe in Schleifmühle und Ettelbrück 1939 ihre Tore schließen. Die Tricotfabrik Pulvermühle folgte 1951.



Goebel (Allée Léopold)

Zweigt vom Val Ste-Croix ab und verläuft dann in etwa parallel mit diesem bis zur Rue d'Amsterdam (Kreuzgründchen).

Der im Druckereiwesen tätige Léopold Goebel (geboren am 20. Oktober 1872 in Diekirch, gestorben am 24. April 1947 in Luxemburg) gehörte dem Gemeinderat von 1917 bis 1934 als Mitglied, von 1934 bis 1947, Demission und Nazizeit ausgenommen, als Schöffe an (Rechtspartei - CSV). Er war der erste Präsident der Association Luxembourgaise des Journalistes Sportifs (1928-1947).

Goergen (Rue Willy)

Verbindet die Place des Bains mit der Côte d'Eich (Zentrum).

Bis nach der Befreiung war die Rue Willy Goergen ein Teilstück der Rue des Bains.

Geboren am 30. April 1867 in Steinsel, gestorben am 6. Juni 1942 in Luxemburg, war Willy Goergen Professor am Athenäum und veröffentlichte rund zwei Dutzend Gedichtbände auf luxemburgisch. Er war Mitarbeiter des 1906 herausgekommenen Wörterbuchs unserer Mundart und brachte Sammlungen unserer Sprichwörter und Redensarten heraus. Gilt als bedeutsamster luxemburgischer Mundartlyriker seit Dicks und Lentz. Vater des Mundartdramatikers Max Goergen. ▶

Goethe (Rue)

Verbindet gewissermaßen als Sehne die beidseits der Neuen Brücke verlaufenden Teile des Boulevard de la Pétrusse (Bahnhofviertel).

Vorherige Teilbezeichnung: Rue des Marronniers und Rue Gustave. Luxemburgisch: Käschteewe.

Laut Professor Nikolaus Heins Werk „Goethe in Luxemburg“ weilte der deutsche „Dichterst“ Johann Wolfgang (von) Goethe (1749-1832) im Jahre 1792 zweimal in Luxemburg-Stadt. Im Gefolge der nach Frankreich marschierenden Koalitionstruppen übernachtete er hier vom 26. auf den 27. August und während deren Rückzug verbrachte er hier die Tage vom 13. bis zum 21. Oktober und schrieb darüber vor allem in „Campagne in Frankreich“.

1935 setzte die Studentenvereinigung Assoss Goethe einen Gedenkstein oberhalb der Schloßbrücke.

Gonner (Rue Nicolas)

Verbindet rechtwinklig die Rue Marcel Reuland mit der Rue Poutty Stein (Kirchberg).

Geboren am 8. Januar 1835 in Pfaffenthal, gestorben am 20. Dezember 1892 in Dubuque (Iowa/USA), war Nicolas Gonner Sergent-fourrier des Kontingents, dann Kantonalpiqueur in Remich, bevor er nach den Vereinigten Staaten auswanderte, wo er sich 1865 als Zivilingenieur in Dubuque niederließ. Dort gründete er 1871 die „Luxemburger Gazette/Für Wahrheit und Recht, im Dienste der hl. Kirche herausgegeben“, der er 1875 die Wochenschrift „Iowa“, mit fast gleichem Text angliederte. Veröffentlichte Gedichte mit Glossar und Geschichtliches. Sein Sohn Nicolas führte die Gazette weiter.



Gounod (Rue Charles)

Verbindet rechtwinklig die Rue du Parc mit der Rue du Couvent (Bonneweg).

Luxemburgisch: Am Luwer (Louvre)
Der französische Komponist Charles Gounod (1818-1893) ist bekannt wegen seiner Opern, seiner religiösen Werke, aber auch als einer der Schöpfer der französischen Melodiekunst, die in den Vorkriegsjahren hierzulande eifrige Verfechter hatte. Die ab 1891 drei Jahre lang vorbereitete Aufführung von Gounods auf Goethes Text basierender Oper „Faust“ durch Luxemburger im Luxemburger Stadttheater wurde damals zum Triumph.

Gounod gehörte übrigens zum Freundeskreis der Munkacsy.

Grande-Duchesse

Charlotte (Boulevard)

Siehe: „Charlotte (Boulevard Grande-Duchesse)“, in Ons Stad, 5/1980, Seite 31.

Grand-Rue

Verbindet die Rue du Marché-aux-Herbes mit der Avenue Emile Reuter (Zentrum).

Die heutige Großstraße ist ein Teilstück der Römerstraße „Kiem“, die von Arlon nach Trier führte.

Innerhalb der zweiten Ringmauer hieß ein Teilstück beim Roten-Brunnen-Platz „Achtgasse“. „Acht“, „Ob der Uecht“, „Aicht“, bedeutet herrschaftlicher Grundbesitz. Für das Teilstück zwischen Avenue Emile Reuter und Avenue de la Porte-Neuve hat sich bis heute der Name „Judegaass“ (Juden-gasse) erhalten, in Erinnerung an den Judenfriedhof, der sich in jener Gegend befand. Verschwunden ist jedoch die Bezeichnung „Creutzstraße“ für ein anderes Teilstück, zum Roten-Brunnen-Platz hin, wo früher ein Marktkreuz stand. „Groussgaasseck“ wird der Knotenpunkt von Großstraße, Neutoravenue und Philippstraße genannt.

Nach der verheerenden Pulverexplosion des Jahres 1554 wird infolge der neuen Stadtplanung die Achte auf über die Hälfte bzw. auf das Doppelte verbreitert. „Einige Häuser der südlichen Front der Großstraße weisen heute noch mehrere Stufen tiefer liegende gewölbte Verlängerung ihrer Keller auf, die bis in die Mitte der Straße führt, letzte Überbleibsel der 1554 verbrannten Häuser“.

Fügen wir das Kuriosum hinzu, daß 1419 zwei Mühlen „staende up der aichten“ erwähnt werden.

Le projet d'aménagement urbain «Kaltreis» à Bonnevoie entre dans sa phase de réalisation et il s'est avéré nécessaire de procéder à la dénomination des nouvelles voies de communication. En premier lieu les prolongements de rues existantes ont conservé la dénomination de celles-ci:

rue Jules Fischer

Bourgmestre de Hollerich

1852-1914

rue partant de la rue du Cimetière pour rejoindre la rue Nic Martha à la hauteur de la limite du territoire de la ville avec la commune de Hesperange

rue Michel Gehrend

Promoteur des Habitations à Bon Marché

1883-1928

rue partant de la rue d'Itzig à la hauteur du débouché dans celle-ci de la rue François Gangler et se dirigeant vers le boulevard Kaltreis

rue Nic Martha

Professeur-Fondateur de la Caisse d'Epargne

1850-1898

rue partant de la rue Pierre Krier et reliant celle-ci à la rue Jules Fischer en croisant les rues Tony Dutreux, Jean-François Gangler, etc.

rue Pierre Maisonnnet

Artiste-peintre

1750-1827

rue partant de la rue de Wiltz à la hauteur de la rue Paul Medinger pour aboutir dans la rue Jules Fischer

rue Pierre Brandenbourger

Artiste-peintre

1824-1878

rue reliant entre la rue Demy Schlechter et la rue de Wiltz la rue Paul Medinger à la rue Nic Martha

Il a été proposé d'introduire les dénominations nouvelles suivantes pour les rues en voie de construction:

boulevard Kaltreis

rue partant de la rue d'Itzig entre les rues Michel Gehrend et Albert Steffen et se dirigeant en courbe jusqu'à la rue Nic Martha

rue Camille Wampach

Historien

1884-1958

rue partant du boulevard Kaltreis à qq. 60 m de son embouchure dans la rue d'Itzig pour rejoindre de nouveau le boulevard Kaltreis en son milieu

rue Albert Steffen

Historien

1884-1962

rue partant de la rue d'Itzig à la hauteur de l'Itzigerknupp pour aboutir dans le boulevard Kaltreis en longeant la limite communale

rue Jean Schaack

Artiste-peintre

1895-1959

rue résidentielle comprise dans le quartier d'habitation délimité par la rue Nic Martha, le boulevard Kaltreis et la rue Michel Gehrend.

rue Jean-Pierre Lamboray

Artiste-peintre

1882-1962

impasse partant de la rue Pierre Maisonnnet en direction de la rue Nic Martha





Trois critiques de théâtre de la capitale ont bien voulu faire avec nous le bilan des saisons passées et évoquer les perspectives pour la partie française des programmes au Théâtre Municipal de Luxembourg. Nous remercions bien vivement Messieurs Joseph Paul Schneider (Luxemburger Wort), Marc Weinachter (Tageblatt) et André Wengler (Le Républicain Lorrain) de s'être prêtés au jeu des questions et réponses. Leurs remarques n'intéresseront pas seulement nos lecteurs, mais seront utiles à tous ceux qui veulent rendre notre Théâtre Municipal aussi vivant et aussi attrayant que possible.

Le bilan

Ons Stad: En tant que critiques de théâtre, vous suivez depuis des années les programmes français à Luxembourg. Quel bilan peut-on en tirer en ce qui concerne l'abonnement G?

André Wengler: J'ai suivi ce programme les neuf dernières années. Ce qui m'est apparu, c'est qu'il y a une certaine régularité au niveau de la qualité, avec p.ex. le Théâtre National de Belgique. Ce qui manque ces dernières années, depuis 1975-76, c'est une grande troupe, comme p.ex. la Comédie Française; ce qui a manqué cette année, c'est une pièce qui attire vraiment le public, je pense p. ex. au Grand Magic Circus...

Ons Stad: ... que nous aurons de nouveau l'année prochaine...

André Wengler: ... je pense que c'est bien d'avoir ces grandes troupes, plus ou moins régulièrement. J'ai vécu aussi quelques grands moments de théâtre ces dernières années. Par contre, ce que je n'ai pas aimé cette année, c'est le *Journal d'une Femme de Chambre*, d'une valeur à peu près nulle, à part l'interprète peut-être. Cela m'a vraiment déçu cette année. Autrement, je dois avouer que je suis assez satisfait du G; ce n'est pas de l'avant-garde, le public

n'est ailleurs pas mûr pour l'avant-garde. Déjà *Fin de Partie* était trop difficile pour une grande partie du public. J'aime bien ce dosage entre certaines pièces 'classiques' et d'autres plus 'modernes'. C'est bien pour nos étudiants qui forment la majorité du public, et en ce sens l'abonnement G s'adresse à un public d'avenir.

Joseph Paul Schneider: Il faut dire, à part quelques critiques, que l'abonnement G est un très grand progrès par rapport à ce qui existait avant. Mais je ne séparerai point l'abonnement Karsenty de l'abonnement G, puisque le théâtre forme un tout.

Cet abonnement G a été le seul événement théâtral véritable des dernières années pour amener un nouveau public au théâtre, ce qui pose aussi le problème de l'animation...

Ons Stad: ... auquel on reviendra tout à l'heure.

Joseph Paul Schneider: Ce qui fait le succès de l'abonnement G, c'est le dosage assez judicieux de pièces plus difficiles et de représentations où le théâtre était une fête, comme celles du Grand Magic Circus dont la dernière production était quelque chose d'extraordinaire. Il faut signaler aussi la qualité constante du Théâtre National de Belgique qui nous a donné, avec la *Balade du Grand Macabre*, un grand moment d'émotion théâtrale.

Il me semble aussi que l'abonnement G réussit cet exploit d'être en prise directe avec ce qui se fait à l'heure actuelle en théâtre, et particulièrement avec ce qui se fait au festival d'Avignon. J'y vais depuis dix ans, et les courants nouveaux que j'y ai constatés, je les ai décelés dans certaines représentations au Théâtre Municipal.

D'un autre côté, j'aimerais voir une fois à Luxembourg une mise en scène d'Ariane Mnouchkine, et puis encore une pièce très engagée, d'un auteur comme Armand Gatti qui peut être compris de notre public jeune, qui est à former, et non pas à choquer systématiquement.

Marc Weinachter: Je pourrais continuer sur la lancée de mes confrères, car il faut vraiment faire les louanges de l'abonnement G qui réussit à amener le public jeune au théâtre.

Joseph Paul Schneider: J'ai observé la sociologie du public de l'abonnement G: il y a d'abord un peu de gens, puis de plus en plus de jeunes, et enfin d'autres spectateurs encore. Ce qu'on constate, c'est que cet abonnement mord sur une partie du public des galas Karsenty, partie minime peut-être, mais que j'évalue en gros à 15-20% de ce public Karsenty.

Marc Weinachter: Justement, cet abonnement G a ouvert une brèche en ce qui concerne l'offre théâtrale à Luxembourg. Il y a toujours l'importance énorme du théâtre d'amusement, à travers les galas Karsenty. Quant aux autres formes de théâtre - le théâtre réaliste, le théâtre politique, le théâtre de dérision, etc. - c'est là que le G élargit l'offre. A mon avis, il n'y a pas encore assez de théâtre politique; il y a eu certes Dario Fo. Mais je pense à des auteurs comme Arrabal, Weingarten, Adamov qu'il faudrait présenter à notre public.

La programmation devrait s'orienter aussi vers des pièces d'avant-garde; je cite p. ex. le Théâtre de la Criée à Marseille. Ne pourrait-on contacter de grands metteurs en scène en France? Quelles sont les possibilités d'entrer en relation avec les théâtres nationaux populaires?

Joseph Paul Schneider: Vous touchez là un problème difficile. Je me suis moi-même occupé un jour de faire programmer une pièce du Théâtre National de Strasbourg; or, c'était impossible de la faire venir. Les théâtres nationaux ont une programmation fixe dans leur région; une fois ce cycle terminé, ils doivent passer à une autre production, et il leur est très difficile de faire des tournées dans une période donnée.

Marc Weinachter: Je constate encore une certaine carence pour le théâtre classique qui est en train de devenir le parent pauvre au Théâtre Municipal. Par ailleurs, j'aimerais que l'on élargisse l'abonnement G à 5 ou 6 pièces, au lieu des 4 qu'il contient à l'heure actuelle.

Ons Stad: Que pensez-vous du programme offert par les galas Karsenty dont la commission de théâtre n'a pas la responsabilité, sauf celle de rayer une des dix représentations proposées par les organisateurs de tournée?

André Wengler: Il m'est difficile d'en parler, parce que je ne le suis plus depuis 2 ou 3 ans. Si le théâtre de divertissement a sa place dans les programmes, sa place ici à Luxembourg est beaucoup trop

grande. Neuf spectacles, c'est neuf fois une image du théâtre français qui ne correspond pas à ce qu'on appelle le théâtre en France. Les représentations, même s'il s'agit de pièces classiques, sont toujours montées autour d'une vedette qui doit faire courir le public, un public aisé, terriblement snob aussi... Qu'on accorde 5 représentations au programme Karsenty, qu'on ajoute 1 ou 2 au programme G pour équilibrer la balance. Franchement, 9 fois 2 représentations Karsenty, c'est trop, par rapport aux 4 pièces de l'abonnement G.

Joseph Paul Schneider: Je ne serais pas aussi sévère pour Karsenty. Certes, sur les dix dernières années, André Wengler a sans doute raison. Mais, ces trois dernières années, il y a eu une certaine amélioration. Il est certain qu'il s'agit toujours d'un théâtre fondé sur le vedettariat, c'est-à-dire qu'il y a une vedette qui doit drainer la foule et des acteurs secondaires qui ne sont là que pour donner la repartie à la vedette. Un exemple récent: la pièce de Pascal

Jardin qui n'était pas sans intérêt, avec Brialy comme vedette; ses partenaires étaient entre le passable et le médiocre absolu. Il y avait une actrice que je n'ai pas comprise, et j'ai écrit une lettre à M. Herbert pour lui dire que c'était absolument inadmissible. Mais indépendamment de cela, il nous a été donné de voir, grâce aux galas Karsenty, un certain nombre de très bonnes pièces; je pense aux *Aiguilleurs*, pièce extraordinaire qui se jouait à guichets fermés à Paris; il y a eu *Huis Clos* de Sartre avec Daniel Gélin. Il y a eu cette pièce extraordinaire de Vaclav Havel, un auteur tchèque qui est en train de mourir en prison. C'était peut-être la pièce la plus politique qu'il nous a été donné de voir à Luxembourg depuis cinq ou six ans et qui nous montrait cette chape de plomb qui existe dans les pays de l'Est... Il y a eu d'autres pièces qui m'ont bien plu, p.ex. *Le Malade Imaginaire*. On peut donc déceler un certain effort dans la programmation de Karsenty. Il faut dire aussi qu'il y a un

Les Exercices de style, de Raymond Queneau, seront représentés sur la scène municipale le samedi 16 avril 1983



LE THÉÂTRE FRANÇAIS BILAN ET PERSPECTIVES

public pour Karsenty. Pouvons-nous décider que les gens n'ont pas droit à ce théâtre de divertissement, qui, en plus, ne fait pas perdre d'argent à la collectivité?

A partir du moment où cela ne coûte rien à la collectivité je ne pense pas qu'on puisse même juger le public qui y va. Si on arrive à équilibrer l'offre théâtrale, en étendant le programme G, le problème soulevé par André Wengler est résolu. D'autre part, il y a du bon boulevard, comme il y a du mauvais. Par ailleurs, il faut laisser au public le droit de s'amuser, et inciter les galas Karsenty à continuer les efforts qu'ils ont faits ces trois dernières années.

Marc Weinachter: Je suis du même avis que Joseph Paul Schneider; la qualité des programmes Karsenty s'est améliorée. Cette année, p. ex., il y a eu deux pièces tout à fait valables: *Le Malade Imaginaire* et *Le Nômbriil*. On a l'impression aussi que la présentation et l'interprétation se sont améliorées. Ainsi, il y a dix ans, on nous envoyait de soi-disant vedettes qui ne se donnaient même pas la peine de dire convenablement leur texte. A l'heure actuelle, on peut dire que les comédiens font vraiment des efforts. En ce qui concerne le boulevard qu'on nous présente, il y a du bon et du moins bon; au moins faudrait-il une certaine qualité dans le dialogue. On ne peut donc pas élargir le programme de ce côté-là, mais on peut exiger qu'il ait une certaine qualité dramatique.

Perspectives

Ons Stad: Depuis un certain temps, grâce surtout aux Jeunesses Théâtrales animées par Philippe Noesen, notre Théâtre Municipal entreprend une certaine animation autour des représentations.

Marc Weinachter: Ne pourrait-on proposer un cycle de conférences sur le théâtre, en présenter l'histoire et l'état actuel pour mieux faire comprendre le contexte dans lequel il faut replacer une représentation?

Joseph Paul Schneider: Les présentations de Philippe Noesen sont très utiles à cet égard. Je voudrais d'ailleurs signaler qu'au début, il y avait quelques dizaines d'auditeurs, récemment j'en ai compté environ deux cents! Mais il me semble qu'il faudrait proposer plus de documentation aux écoles pour mieux préparer les jeunes spectateurs.

Marc Weinachter: Je verrais encore des conférences d'acteurs sur le travail théâtral...

Joseph Paul Schneider: ... qui ne sont pas forcément de bons conférenciers!

Marc Weinachter: Enfin, toujours dans un certain esprit didactique, on pourrait prévoir des cycles de pièces d'un grand auteur de théâtre, comme Sartre ou Montherlant, pour approfondir la connaissance de l'oeuvre.

André Wengler: Moi, je ne crois pas aux conférences proposées par Marc Weinachter; tout au plus verrais-je des séminaires pour initiés, ou des stages comme les Jeunesses Théâtrales en organisent, mais la conférence professorale, je n'y crois pas.

Joseph Paul Schneider: Cependant, on pourrait demander au Centre Culturel français de prévoir dans son programme une conférence sur le théâtre avec un spécialiste du théâtre, comme Bernard Dort ou Guy Dumur.

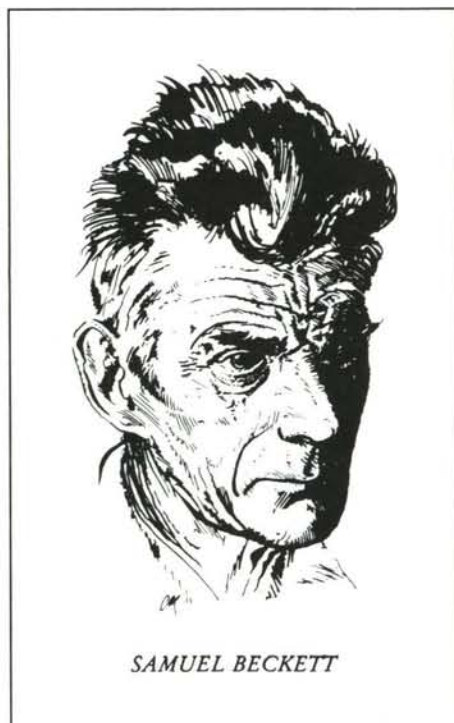
André Wengler: Je pense que dans le cadre du nouveau Conservatoire on pourrait prévoir un cycle de conférences sur l'histoire du théâtre, comme on le fait pour la musique. Mais je crois qu'on n'intéressera jamais qu'une minorité d'initiés!

Ons Stad: Quelle est, à votre avis, la place de la production théâtrale luxembourgeoise en langue française?

André Wengler: D'abord, j'étais complètement pour une intégration de spectacles luxembourgeois dans les abonnements, mais j'ai changé d'opinion. Je suis de plus en plus pessimiste, non que la qualité des productions soit en baisse, mais si l'on évolue vers une troupe professionnelle, on risque de sombrer dans l'académisme, et nos animateurs de théâtre n'y gagneront rien.

Joseph Paul Schneider: Une structure professionnelle au Luxembourg ne serait pas inutile en ce sens qu'elle permettrait à Marc Olinger et à Philippe Noesen de travailler dans des conditions acceptables. Il faut voir que ces deux sont en train de se détruire par amour du théâtre!

Cependant, il faut faire très attention, car une structure professionnelle comporte aussi le risque de se figer, bien que Noesen et Olinger soient capables de se renouveler. J'ai peur également qu'une structure professionnelle risque d'enlever l'envie de jouer à une foule de gens qui, à l'heure actuelle, jouent du théâtre. D'où le danger de tourner en rond! Mais nos animateurs méritent qu'on leur fasse confiance, et une troupe permanente permettrait des échanges avec l'étranger en ce sens que certaines productions luxembourgeoises méritent sans doute d'être exportées.



SAMUEL BECKETT

Quant à l'intégration de leurs productions dans les abonnements, j'en vois les dangers; une troupe luxembourgeoise risque en particulier de pâtir de la comparaison avec des troupes étrangères, en ce qui concerne p.ex. le professionnalisme du travail théâtral. C'est un problème qu'il faut d'abord étudier sérieusement avant de se prononcer.

Marc Weinachter: Je ne plaide pas pour une intégration du théâtre luxembourgeois d'expression française dans l'abonnement G parce que cela reviendrait à couper la joie de jouer et la joie de créer des troupes. A l'heure actuelle, elles sont très productives; si on leur offrait une représentation dans le cadre d'un abonnement, elles seraient forcées de consacrer une plus grande partie de leurs efforts à cette représentation. Ces troupes sont en train de chercher leur voie, elles s'essaient à tous les genres, avec beaucoup de bonheur d'ailleurs, et il ne faudrait pas arrêter cette évolution.

Joseph Paul Schneider: Il faudrait que l'Etat les aide par des subventions...

André Wengler: Oui, je ne serais pas opposé à ce que Marc Olinger et Philippe Noesen aient un statut de professionnels du théâtre, mais je suis contre la création d'une troupe professionnelle. Il faudrait aussi subventionner les troupes, pas toutes sans doute, mais celles qui font du bon travail. Je n'aimerais pas la fonctionnarisation du théâtre à Luxembourg, tout au plus de certains hommes de théâtre.

Joseph Paul Schneider: La solution que Wengler vient de proposer me paraît judicieuse: mieux subventionner les troupes et avoir des animateurs professionnels.

Ons Stad: A part le problème du théâtre luxembourgeois, quelle autre perspective nouvelle voyez-vous?

André Wengler: Au début, j'ai dit que c'est bien qu'il n'y ait pas d'avant-garde dans l'abonnement G. Il faut pourtant se demander comment on peut montrer du théâtre d'avant-garde au public luxembourgeois.

Joseph Paul Schneider: On pourrait concevoir p.ex. que dans la nouvelle salle de l'ancien théâtre, qui sera plus petite, on présentera une fois par an, dans le cadre du l'abonnement G, un spectacle d'essai. On ne peut pas tout montrer dans une grande salle de 900 personnes; il faut parfois une salle plus petite. On pourrait décentraliser l'abonnement G...

André Wengler: Je ne crois pas qu'il faille décentraliser le G...

Joseph Paul Schneider: Disons qu'il faudra utiliser le public de cet abonnement.

Marc Weinachter: La ville de Luxembourg pourrait envisager la création d'un festival du théâtre d'essai, faisant appel à de jeunes metteurs en scène, à de jeunes acteurs, et créer un prix pour la meilleure représentation.

Joseph Paul Schneider: On pourrait inviter quelques troupes dans la petite salle de la rue des Capucins.

André Wengler: Mais où prendre le public à Luxembourg?

Propos recueillis par
Ben Fayot



SYNDICAT
D'INITIATIVE
ET DE TOURISME

VILLE
DE
LUXEMBOURG

PLACE D'ARMES
B.P. 181
L-2011 LUXEMBOURG
TEL. 2 28 09, 2 75 65
TELEX: 3292 SITLUX LU

du 18 mai au 7 juin 1983

PRINTEMPS MUSICAL DE LUXEMBOURG

Orchestre de Chambre Paul Kuentz – Guy Kleren & Gast Waltzing, trompettes – Maria Rosa Calvo-Manzano, harpe – ensemble vocal LE PETIT ORGUE – Duo Kraus-Marinova, piano – La Psalette de Lorraine – Camerata Amsterdam – Sextuor à cordes de RTL – Worcester Cathedral Choir – Le Madrigal de Luxembourg – Quintette de Cuivres de Trèves.

Un programme détaillé est à la disposition des intéressés à partir du 25 avril 1983.

Manifestations
et
concerts publics
à la
Place d'Armes
à partir du
15 mai,
tous les soirs
à 20.30 heures

tous les
dimanches matin
à 11 heures,
concert-apéritif

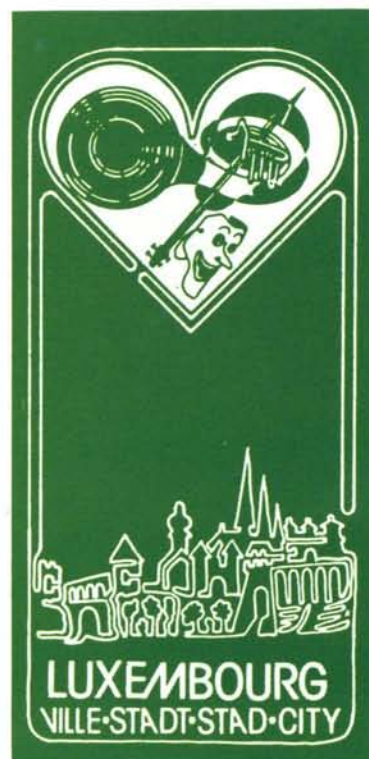
VADE-MECUM
CULTUREL



Calendrier culturel
Kulturkalender - Cultural diary

LUXEMBOURG

Pour le détail
des manifestations
consulter le
VADE-MECUM CULTUREL,
calendrier trimestriel
(octobre à juin)
ou le
MOIS A LUXEMBOURG-VILLE,
calendrier mensuel
(juillet à septembre),
édité par le Syndicat d'Initiative
& de Tourisme
de la Ville de Luxembourg
et distribué gratuitement
dans les hôtels
ainsi qu'au bureau du SIT,
place d'Armes.



Exposition
VERRERIES de LOUIS LELOUP



VILLA VAUBAN
du 23 avril au 23 mai 1983